BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ÉDUCATION MATERNELLE
MAISON QUANTIN

HISTOIRE D'UN GARÇON

Mlle DE BOVET

HISTOIRE D'UN GARÇON

MAISON QUANTIN

M E

PE

M

pour

l'A

21/2724

R.94512

A

MES PETITS-FILS ALBERT ET HENRY

Mes chers petits,

Il se passera encore pas mal de temps avant que vous soyez en état de lire le livre que je vous dédie; mais l'enseignement qu'il contient n'aura rien perdu de sa valeur et j'espère que vous en ferez votre profit.

Audebert de Bovet.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

HISTOIRE D'UN GARÇON

PAR

Mme AUDEBERT DE BOVET

ILLUSTRATIONS DE CHOVIN

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

TOUS DROITS RÉSERVÉS

HISTOIRE D'UN GARÇON

CHAPITRE PREMIER.

LE BAPTÊME.

Dig... din... don... Dig... din... don... chantaient les petites cloches de leur voix de tête la plus aiguë. Bing... bing... répondait la grosse

cloche en faux bourdon. Et les petites cloches reprenaient en fausset sur l'air de Fanfan la Tulipe, tandis que la grosse cloche formait une basse continue avec des bing... bing... frappés à intervalles mesurés.

Une belle chose que cet air de Fanfan la Tulipe avec ses variations en trilles, arpèges et triolets, le triomphe du sonneur Bouzarigues qu'on venait entendre de plusieurs lieues à la ronde. Dig... din... don... Bing... bing... Quel carillon! Quel tapage! Quelle joie!... Il était midi et cela durait ainsi depuis le matin. Jamais la petite ville de Saint-Sernin ne s'était vue à pareille fête.

Et tout d'abord, je préviens le lecteur qu'il est tout à fait inutile de chercher la ville de Saint-Sernin sur une carte de géographie. Ce n'est pas qu'elle n'existe véritablement, la petite ville; mais des raisons de haute discrétion me forcent à déguiser son nom. On est suceptible dans le Midi, et les très réels héros de mon histoire seraient peut-être peu flattés d'être désignés trop clairement à l'attention du public.

Elle existe si bien que je la vois d'ici au milieu d'un des plus merveilleux paysages du bon Dieu, si beau que je veux essayer d'en donner une idée.

Au pied de la hauteur sur laquelle elle s'étage, s'étend la plaine luxuriante avec ses vastes pâturages plaqués çà et là des larges taches pourpres du sarrasin, ses vignes follement accrochées aux arbres d'où elles retombent en festons comme pour une fête perpétuelle, ses hautes rangées de peupliers baignés par les cours d'eau qui descendent de la montagne. De là, elle se relève d'ondulations en ondulations jusqu'aux premières assisses des Pyrénées dont la chaîne superbe se dessine à l'horizon et découpe sur le ciel bleu les dentelures de ses pics. Les voilà tous : le pic du Midi avec sa grosse tête chenue dont l'air bon enfant vous invite à l'escalade; tout à côté, le pic d'Arbizon à mine rébarbative, la Maladetta funeste comme son nom l'indique, le Marboré où l'épée de Roland a taillé une large brèche, le Vignemale hérissé de glaciers, tant d'autres s'arrondissant en dômes, s'aplanissant en plates-formes, s'élançant en aiguilles, et plus loin, bien loin, presque invisible dans la brume, le Montcalm au pied duquel s'étend la primitive vallée d'Andorre. Un admirable spectacle en vérité, un spectacle qui élève l'âme et la remplit d'une émotion presque religieuse.

La ville, il faut bien l'avouer, jure un peu avec ce cadre magnifique. Elle est assez laide et sale, comme la plupart des villes du Midi, ce qui, d'ailleurs, ne l'empêche pas d'être fort satisfaite d'elle-même, ce qui est aussi un peu une habitude du pays.

La cause de tout ce bruit n'avait au demeurant rien de très particulier. Il s'agissait tout simplement de l'entrée dans la vie d'un jeune chrétien qu'aucune circonstance ne paraissait marquer d'avance pour un destin spécial. Autrement dit, on célébrait ce jour-là le baptême du jeune Dieudonné-Gustave Carbonnel, fils et héritier de M. Carbonnel, tenez, ce monsieur qu'on voit là-bas, sur la place, en tête du cortège et qu'à son allure crâne, à sa moustache en accent circonflexe, à sa barbiche effilée, on prendrait volontiers pour un adjudant de cavalerie en semestre. On se tromperait du tout au tout. M. Carbonnel n'a pas enfourché un cheval trois fois en sa vie et n'a jamais fait le coup de feu que contre d'innoffensives perdrix. Avec son apparence guerrière, il est tout simplement et pacifiquement percepteur des contributions à Saint-Sernin où il s'est marié et où il jouit de la considération générale.

Le héros de la fête, le jeune Dieudonné-Gustave, n'est pas le premier-né de M. et de Mme Carbonnel. Ils ont déjà une petite fille de quatre ans, un vrai bijou d'enfant que tout le monde leur envie, tant elle est gentille, jolie et intelligente, et qui eût suffi à faire le bonheur d'autres parents. Ce n'est pas que Mme Carbonnel n'adore sa fille, mais en dedans et comme en cachette de son mari à qui elle est aveuglément soumise et dont elle ne voudrait pour rien au monde contrarier les idées. Ce n'est pas non plus que M. Carbonnel n'aime sa fille au fond, car il n'est point du tout un méchant homme, au contraire. Seulement, au milieu d'une foule de bonnes qualités, il a un travers d'esprit, cet excellent M. Carbonnel. — Est-ce bien un travers d'esprit et, si c'en est un, lui est-il absolument particulier? L'on en jugera.

M. Carbonnel professe le dédain le plus absolu pour le sexe dont il n'est pas. Les femmes sont pour lui une erreur de la création, un mal, nécessaire sans doute par suite d'une disposition vicieuse du plan de l'univers, un mal agréable même, quand elles sont jolies, mais enfin un mal dont il se fût certainement gardé d'affliger notre planète si le bon Dieu l'avait appelé dans ses conseils. C'est du moins lui qui parle ainsi dans ses heures de jovialité, et il est permis de supposer qu'il n'en pense guère que la moitié. Cette moitié suffit encore pour en faire un modèle d'infatuation masculine.

Malgré son dédain pour les femmes, il n'avait pas laissé d'en prendre une, pour se conformer à l'usage, disait-il, et son choix était tombé sur une personne si douce et si bonne qu'il était bien obligé de s'avouer qu'au moins à certains égards, ce sexe si dédaigné avait bien son petit mérite. Il avait en réalité pour elle beaucoup d'affection et même beaucoup plus de considération qu'il ne lui convenait d'en montrer. Seulement, il prétendait être maître absolu chez lui : affaire de principe plus encore que de tempérament, car, au fond et partout ailleurs que dans son ménage, il n'y avait pas d'homme d'un caractère plus conciliant, plus

joyeux compagnon, plus facile à convaincre et à entraîner. Si sa femme eût été une personne moins timorée, il ne lui eût pas été difficile, avec un peu d'adresse, de le mener, comme on dit, par le bout du nez. Mais, comme elle n'eût pour rien au monde, même dans le secret de sa pensée, osé élever sa volonté contre celle de son mari, il était bien réellement le maître chez lui, très fier de l'être et ne se doutant pas à combien peu tenait une autorité dont, il faut lui rendre cette justice, il n'abusait pas outre mesure.

Quand, après un an de mariage, une petite fille lui vint au lieu du garçon qu'il se flattait d'avoir, son désappointement fut si grand qu'au premier moment il se refusa même à la regarder. Sa colère était toutefois trop déraisonnable pour durer longtemps. Il pardonna à sa fille de n'être pas un garçon en pensant qu'après tout, il pourrait avoir d'autres enfants et que l'avenir lui gardait peut-être une meilleure chance. Seulement, il affectait par manière de protestation de ne tenir aucun compte de la présence de la petite Lucie dans la maison qu'elle emplissait de ses jeux et de ses rires. Quand on lui demandait s'il était père, il répondait invariablement :

— Je n'ai pas d'enfant... je n'ai qu'une fille... Et alors, si l'on insistait en lui disant que c'était déjà bien quelque chose, il haussait les épaules en grommelant :

— Allons donc ! Et le nom... Est-ce qu'une fille peut perpétuer le nom ?

Ce à quoi acquiesçaient la plupart de ses interlocuteurs, car cette manière de penser est encore assez commune dans le Midi, tandis que les autres ne pouvaient s'empêcher de rire dans leur barbe en se demandant ce que la postérité perdrait à ce que le nom de Carbonnel (Prosper) ne fût pas perpétué.

Mais, un jour que la petite Lucie avait failli se noyer en tombant dans un bassin très profond où elle avait de l'eau jusque par-dessus la tête, cet homme si fort, après avoir repêché sa fille, s'était, d'émotion rétrospective, évanoui comme une simple femme.

Lorsque, quatre ans après la naissance de Lucie, Gustave vint au monde à son tour, on devine avec quelle joie il accueillit cet héritier si impatiemment attendu. Celle de Mme Carbonnel ne fut pas moins grande ; mais c'était un sentiment calme, presque religieux. Elle remerciait le ciel d'avoir

ELLE LUI PRÉSENTAIT SA TASSE. (P. 14.)

exaucé le vœu le plus cher de son mari. Pour lui, il éclata en transports exubérants ; il eût volontiers embrassé tous les gens qu'il rencontrait et l'on eût cru, à l'air dont il recevait les félicitations, qu'il venait d'accomplir quelque haut fait personnel.

Lucie fut bien contente aussi; mais cela n'alla pas tout seul et elle put s'apercevoir que les joies de ce monde sont rarement sans nuages. Quant elle se réveilla après la nuit dans laquelle était né Gustave, elle vit son père à son chevet qui la regardait d'un air consterné.

— Lucie, lui dit-il, tu ne sais pas... le bébé est arrivé cette nuit. Mais tu n'auras pas été assez sage et, au lieu d'un petit frère, c'est une petite sœur.

C'était là une de ces plaisanteries dont M. Carbonnel était coutumier dans ses moments de joyeuseté. Mais la petite Lucie à qui, depuis qu'elle était en âge de comprendre, on ne parlait que de petit frère que le bon Dieu ne pouvait manquer de lui envoyer si elle était bien sage et bien raisonnable et à qui le mot de sœur, qu'on n'avait jamais prononcé devant elle, ne représentait rien du tout, prit la chose au tragique et se mit à fondre en larmes. M. Carbonnel, ne comprenant pas très

bien ce qui se passait dans l'esprit de l'enfant, prit pour l'expression d'une précoce conformité à ses idées sur la valeur respective des sexes ce qui était simplement le désappointement causé par la perte du joujou promis et longtemps rêvé. Aussi eut il un transport d'enthousiasme pour sa fillle et, la prenant dans ses bras, l'étouffa-t-il de caresses pour la première fois de sa vie. Puis, lui ayant expliqué qu'il avait seulement voulu rire et l'attraper un peu, il la porta près du berceau où le nouveau-né, pour se reposer sans doute des émotions de son arrivée en ce monde et peu pressé de jouir d'un spectacle pourtant si nouveau pour lui, dormait philosophiquement, les poings sur les yeux.

Lucie, qui avait décidé en elle-même que son petit frère serait très joli, ne voulut pas en avoir le démenti et battit des mains avec toutes les apparences de la plus vive satisfaction. Mais, au fond, elle était un peu désappointée. Elle le trouvait bien rouge et bien ratatiné; et puis elle pensait qu'il prenait bien mal son temps pour dormir et qu'il lui montrait vraiment bien peu de politesse. Somme toute, elle ne put s'empêcher de s'avouer à elle-même qu'il n'était pas joli, mais pas joli du tout, et bien moins amusant qu'elle ne s'y attendait.

Ce nouveau désappointement dont fut marquée pour elle la naissance de son frère ne l'empêcha pas de l'aimer beaucoup. Elle n'hésita pas d'ailleurs à revenir sur son premier jugement lorsqu'au bout de quelques jours elle le vit changer tout à fait à son avantage et devenir petit à petit le bébé blanc et rose qu'elle avait vu dans ses rêves.

Une autre impression plus triste lui était venue d'autre part. Pendant plusieurs jours il lui fut défendu d'entrer dans la chambre de sa maman et, ce qui augmenta encore son chagrin, ce fut l'air affligé qu'eurent tout à coup les personnes qui l'entouraient. Peu après la naissance de Gustave, Mme Carbonnel était en effet devenue très malade et un moment on craignit pour sa vie. Lucie était trop petite pour avoir l'idée du danger qui planait sur la maison ; mais elle sentait bien qu'il s'y passait quelque chose d'inaccoutumé, que ce quelque chose était triste et elle en éprouvait un chagrin instinctif.

Enfin les visages se rassérénèrent ; on recommença à parler haut, à aller et venir sans contrainte, et il lui fut permis d'entrer chez sa maman, pour un moment d'abord, puis d'y rester plus longtemps. Enfin, on l'autorisa, honneur insigne

et dont elle fut singulièrement fière, à la garder toute seule à certaines heures de la journée. Aussi comme elle s'acquittait bien de sa tâche! Comme elle se mouvait avec précaution autour de la malade! Comme elle lui présentait adroitement sa tasse de tisane sans en verser une goutte! Elle n'eût pas changé cette mission de confiance pour tous les jeux de la terre. De temps en temps elle allait sur la pointe des pieds au berceau de son petit frère qui embellissait à vue d'œil, en ayant bien soin de mettre ses mains derrière son dos de peur d'être tentée de toucher à ce fragile joujou qu'elle eût été désolée de détériorer. Puis enfin Mme Carbonnel put se lever et alors on commença à s'occuper des préparatifs du baptême que M. Carbonnel entendait solenniser de façon à en laisser un souvenir impérissable dans la mémoire des populations. Tous les membres de la famille, frères et sœurs, oncles et tantes, cousins et cousines — et Dieu sait jusqu'à quel degré de parenté on cousine dans le Midi — avaient été invités sans préjudice des amis intimes de M. Carbonnel, lequel, grâce à son caractère jovial et sociable, en comptait presque autant que de simples connaissances. Cela faisait un total d'une centaine de personnes à

héberger pendant toute une journée, car la plupart venaient des campagnes environnantes et un bon nombre même, ceux dont la résidence était plus éloignée, devaient arriver la veille pour ne repartir que le lendemain.

Avec l'aide des voisins et des amis, on parvint à rassembler un nombre de lits suffisants pour assurer l'hospitalité à ces derniers. Les granges et écuries des différentes auberges de la ville furent réquisitionnées pour remiser chevaux et carrioles. Mais la grande affaire était celle des subsistances. Le dîner devait avoir lieu à une heure, après la cérémonie. Il fallait en outre tenir table ouverte pour faire patienter les estomacs, creusés par une course matinale, car M. Carbonnel n'entendait pas que quelqu'un eût à pâtir chez lui dans un si beau jour. Une table avait été dressée à cet effet dans le jardin et couverte de pièces froides que chacun arrosait à son gré de

vin ou de bière, de café au lait ou de chocolat.

Quant au dîner, rien n'avait été jugé trop beau, ni trop bon, ni trop recherché; ce que le pays ne fournissait pas, on l'avait fait venir de Toulouse et même de Paris. Mme Carbonnel avait bien hasardé quelques timides observations sur l'énormité d'une telle dépense, coïncidant précisément avec l'accroissement des charges de la famille. Mais M. Carbonnel ne voulut entendre rien, disant qu'après tout, puisque c'était lui qui gagnait l'argent, il était bien maître de le dépenser à sa guise, ce qui parut à sa femme absolument sans réplique.

Et pourtant, je sais bien ce qu'elle eût pu répondre, Mme Carbonnel; car, s'il était vrai que l'argent qui entrait dans la maison était le fruit du travail de son mari, c'était grâce à son excellente administration, à ses talents de ménagère, à son économie, à son infatigable activité, toutes choses qui sont bien du travail aussi, que non seulement cet argent suffisait aux dépenses du ménage, mais encore qu'on parvenait à mettre de côté chaque année une somme assez rondelette pour faire face aux éventualités de l'avenir. Mme Carbonnel ne le dit ni ne le pensa, tant elle était habituée à s'effa-

cer en toutes choses et à tout donner au devoir sans compter avec lui.

La table, en fer à cheval, fut dressée dans une grange dont les murs disparaissaient sous des draperies blanches et des festons de verdure. Au-dessus de la place d'honneur, le chiffre du nouveau-né se dessinait en gigantesques lettres de fleurs. Dans un des angles, se dissimulait derrière un massif d'arbustes la musique des pompiers — M. Carbonnel était le capitaine en second de cet estimable corps — qui devait faire entendre, pendant le repas, les morceaux choisis de son répertoire. C'est là qu'au retour de la cérémonie religieuse, où les choses s'étaient passées sans aucun incident digne d'être rapporté, vinrent s'asseoir les nombreux invités de M. et Mme Carbonnel. L'on ne s'attend pas à ce que je décrive par le menu toutes les somptuosités culinaires de ce festin pantagruélique. Tout ce que j'en puis dire, c'est que, comme qualité et comme quantité, il fut digne des estomacs dont il était appelé à combler les capacités, remarquables en tout temps, mais doublées ce jour-là par la fiévreuse attente d'une solennité si pleine de promesses.

Je veux seulement raconter un incident qui mit le comble à la joie de l'assistance déjà considéra-

blement égayée par la bonne chère et quelque peu grisée par son propre tapage. Quand on fut arrivé au dessert, sur un signe du maître de la maison, on disposa sur la table un triple rang de bouteilles de vin de Champagne. Mme Carbonnel, qui s'était esquivée un moment auparavant, reparut tenant dans ses bras une corbeille, dans laquelle, sur un lit de feuilles de roses, reposait endormi le nouveau-né en costume... d'ange, moins les ailes, et déposa son doux fardeau au milieu des cercles concentriques formés par les bouteilles. La musique des pompiers entonna sa marche la plus héroïque, et des applaudissements frénétiques éclatèrent de tous les points de la salle, sans que ce bruit parvînt à troubler le sommeil du héros de la fête.

— Hein! quel gaillard!... disait M. Carbonnel à ses voisins.

Turenne, dormant sur l'affût d'un canon la veille d'une bataille, ne lui paraissait pas plus grand.

Seule, Mme Carbonnel semblait soucieuse au milieu de cette gaieté. Toute son admiration pour les idées de son mari ne l'empêchait pas de ressentir une vive contrariété d'une cérémonie qui, à son sens, avait un arrière-goût de paganisme tout-à fait en contradiction avec la solennité du jour.

Quand le morceau de musique fut terminé, M. Carbonnel se leva et, ayant réclamé de la main un moment de silence, porta la santé du nouveau-né, en déclarant, malgré les regards suppliants de sa femme, que baby resterait là tant qu'on n'aurait pas vidé en son honneur toutes les bouteilles présentes sur la table. Tout alla bien d'abord. Mais M. Carbonnel, de plus en plus lancé, ayant eu la malencontreuse idée de faire succéder au baptême du matin, une aspersion de champagne, le bébé, surpris par cette douche d'un nouveau genre, se réveilla en poussant des cris aussi aigus que le lui permettaient ses moyens vocaux encore peu développés. Mme Carbonnel se précipita et l'emporta sans en demander la permission; M. Carbonnel demeura assez penaud devant cette fin lamentable d'une épopée si héroïquement commencée.

CHAPITRE II

GUSTAVE AU COLLÈGE.

A partir de ce jour mémorable, l'histoire de Gustave se dérobe pour un temps dans l'obscurité de la vie privée. Il ressemblait étonnamment à tous les bébés de son âge, quoique M. Carbonnel, selon l'usage immémorial de tous les pères, découvrît en lui une foule de choses extraordinaires qui en faisaient un véritable phénomène. Sa mère le nour-

rissait avec le plus grand succès — pour lui — mais non sans une grande fatigue pour elle, étant d'une santé assez délicate. Il vint même un moment où le médecin déclara qu'elle ne pouvait continuer à alimenter de sa substance un enfant aussi glouton. Il avait alors près de dix-huit mois et l'on se décida à le sevrer. Du reste, tout phénomène qu'il fût, il ne parlait ni ne marchait et le trait distinctif de son caractère était, après son remarquable appétit, son opiniâtre résistance à toutes les tentatives faites pour lui inculquer les notions les plus élémentaires de propreté.

Pendant ce temps-là, la petite Lucie grandissait et se développait rapidement. C'était vraiment une enfant très bien douée sous le rapport de l'intelligence et, comme on ne la gâtait pas, elle était sage et obéissante. Sans être précisément négligée depuis la naissance de son frère, elle était obligée de se suffire davantage à elle-même. Sa mère la traitait moins maintenant comme une enfant à choyer que comme une aide sur qui se décharger de quelques soins à la portée de son âge. Elle se complaisait dans ce rôle qui flattait son amour-propre et développait en elle un certain sentiment de responsabilité et de dignité. A sept ans elle rendait déjà

une foule de petits services dans la maison et promettait d'être fort entendue aux choses du ménage.

A la petite pension de Mmes Cazaubon où on l'envoyait tous les matins, sa mère n'ayant pas le temps de la faire travailler elle-même, elle avait très vite appris à lire, à écrire et à compter; c'était elle maintenant qui, sous la dictée de sa mère, faisait la note du linge les jours de lessive, et inscrivait la dépense dans un beau cahier relié acheté tout exprès pour elle, le tout avec une orthographe à la vérité légèrement fantaisiste, mais qui ne laissait pas de donner les plus belles espérances pour l'avenir.

Aussi quand, le jour de la fête de son père, elle lui présenta une lettre composée par elle-même, et écrite de sa plus belle main sur une feuille de papier rose encadrée d'une guirlande de myosotis, M. Carbonnel ne put s'empêcher de dire que c'était très bien, mais très bien pour une petite fille.

— Mais, ajouta-t-il en se frottant les mains, j'attends Gustave à cet âge-là...

Hélas! à cet âge-là, Gustave n'était qu'un affreux polisson indiscipliné, malpropre et ignorant comme les volailles de la basse-cour maternelle. Ce n'était

pourtant pas que la nature eût été plus marâtre à son égard qu'à celui de sa sœur. Seulement M. Carbonnel ayant posé en principe absolu que l'héritier de son nom ne devait, au moins tant qu'il serait en bas âge, subir aucune espèce de contrainte, l'enfant s'était doucement accoutumé à ne connaître d'autre loi que ses caprices et était petit à petit devenu le tyran de la maison.

Naturellement faible de caractère, Mme Carbonnel s'était prêtée volontiers à ce joli système d'éducation. Quand l'enfant commençait à devenir trop insupportable, elle se contentait de le menacer de l'intervention paternelle, ce dont le petit drôle se moquait fort, sachant bien que son père, après avoir fait les gros yeux et la grosse voix, se détournerait pour rire dans sa moustache et que cela n'aurait pas d'autre suite.

Lucie eut bien quelque velléité d'obtenir de lui une obéissance due, selon elle, à sa supériorité d'âge et d'expérience et, comme elle était une petite personne de tête, elle y serait sans doute parvenue, si son père n'eût trouvé moyen de déconsidérer par avance sa jeune autorité auprès de Gustave. Depuis que celui-ci était en âge de distinguer sa personnalité de celle d'autrui, l'unique

moyen de coercition employé à son endroit était emprunté à un système de comparaisons où Lucie n'avait pas le beau rôle. C'était toujours le même

argument revenant à tout propos et sous toutes les formes.

— Comment! Gustave crie!... Gustave pleure!...

Et, pour le dire en passant, Gustave pleurait beaucoup, car c'est une chose digne de remarque

que les enfants à qui l'on ne refuse rien sont ceux qui pleurent le plus souvent.

— Comment! Gustave pleure... lui... un garçon... Cela était bon pour une petite fille.

— Comment! Gustave a peur... lui... un homme! Il voulait donc qu'on le prît pour une petite fille.

Quelle que fût la sottise qu'eût faite Gustave, qu'il eût été désobéissant, menteur, paresseux, qu'il eût déchiré son pantalon ou se fût bourré de friandises à s'en faire mal au cœur, on n'avait que cette menace à lui adresser :

— Si tu recommences, on te mettra une robe et un bonnet afin que tout le monde te prenne pour une petite fille.

Il faut avouer par parenthèse que cela était piquant dans une famille où la petite fille était précisément ce qu'on reprochait au petit garçon de ne pas être. Mais Gustave n'y voyait pas si loin, et on comprend que ce langage n'était pas précisément de nature à lui inspirer une grande considération pour sa sœur qui était une petite fille et plus tard pour les femmes en général, y compris sa mère, qui n'étaient après tout que d'anciennes petites filles.

C'était là ce que M. Carbonnel appelait élever son fils par l'honneur, procédé dont il était très fier et attendait les meilleurs résultats, confondant naïvement l'honneur qui est le respect de soi-même avec cet orgueil bête qui n'est que le mépris des autres.

Aussi quand, devenue une grande fillette d'une dizaine d'années, Lucie, honteuse de l'ignorance de son frère, voulut lui enseigner les premiers éléments de la lecture et de l'écriture, M. Gustave se révolta énergiquement et déclara, avec une fierté digne d'une meilleure cause, qu'il n'avait pas de leçons à recevoir d'une petite fille. Cette fois, M. Carbonnel n'essaya même pas de dissimuler son hilarité et Gustave reçut une appobation formelle au lieu de la semonce qu'il méritait.

— Quel gaillard! répétait l'heureux père en se frottant les mains... C'est un homme, cela... du caractère, de la dignité... Les enfants sont ce qu'on les fait, parbleu! et je savais bien que mon système était le bon.

— Cependant, mon ami, hasarda timidement Mme Carbonnel, Gustave va avoir sept ans et il ne sait pas encore ses lettres... Le petit Crabifosse et la petite Magalou, qui sont pourtant du même mois,

lisent couramment et commencent à écrire en gros.

— Eh bien! reprit fièrement M. Carbonnel qu'est-ce que cela me fait? Est-ce que j'ai besoin de l'exemple des Crabifosse et des Magalou pour élever mon fils? Les Crabifosse surtout... des imbéciles qui envoient leur moutard chez les dames Cazaubon... Faire élever un garçon par des femmes... En voilà une bêtise...

— Il est très gentil, ce petit, risqua encore Mme Carbonnel... Il est bien plus obéissant que Gustave... et ces dames Cazaubon enseignent très bien... Et, puisque Gustave ne veut pas travailler avec sa sœur, moi, je pensais, mon ami... si cela ne t'avait pas tant contrarié... qu'on aurait bien pu le leur donner pendant quelque temps... Il devient si indiscipliné qu'il n'y a plus moyen d'y tenir avec lui...

M. Carbonnel partit d'un formidable éclat de rire.

— Tiens! dit-il à sa femme, tu es une bonne femme... mais tu n'entends rien à ces choses-là. Ce qu'il faut à Gustave, c'est le collège, la vie en commun avec les garçons, des coups de poing à recevoir et à donner. Voilà ce qui apprend la vie et forme le caractère. Il est certain que,

IL ÉTAIT DEVENU MÉCHANT. (P. 36.)

depuis quelque temps, Gustave devient un peu trop insupportable... Avec le tapage qu'il fait, je n'ai plus une minute de tranquillité. Que veux-tu? Il est tout feu et tout flammes, ce garçon... c'est le propre des natures énergiques... Le collège corrigera tout cela... Il y entrera le jour où il aura ses sept ans... J'en ai déjà causé avec le principal.

En effet, le jour où Gustave eut accompli sa septième année, son père le conduisit au collège et le présenta officiellement à M. le principal.

— Et que sait-il? demanda celui-ci.

— Rien encore... je n'ai pas voulu le fatiguer... Mais il est si intelligent...

— Bien. Bien... intelligent! c'est possible... mais un peu en retard tout de même...

— Et puis je ne vous cacherai pas que c'est un garçon très difficile. Ni menaces, ni punitions n'ont jamais pu en venir à bout... Du salpêtre, quoi! et du fer en même temps... Vous savez que c'est le signe des natures richement douées... Aussi je me suis attaché à développer en lui le sentiment de l'honneur... c'est mon système à moi... L'honneur... l'honneur... voilà la corde qu'il faut faire vibrer chez les enfants... C'est ainsi qu'on fait des caractères...

— Bien... bien... repartit encore le principal, avec son calme un peu narquois... Amenez-nous demain ce jeune Romain... Il entrera en neuvième et Dieu veuille son exemple y susciter beaucoup d'imitateurs... Cela simplifierait beaucoup notre besogne.

Dès le lendemain en effet Gustave, enchanté de ce changement dans son existence, se rendit au collège où les choses, grâce à leur nouveauté, marchèrent assez bien pendant les premiers jours. Mais les habitudes d'indiscipline reprirent assez vite le dessus; et puis l'abécédaire et les bâtons noirs ne lui disaient absolument rien, et il en eut bientôt plus que sa paresse n'en pouvait supporter. A la première infraction, on se contenta de l'avertir; mais il fallut bientôt en venir à la répression.

Seulement, par égard pour les recommandations paternelles, on essaya de le prendre par... l'honneur, c'est-à-dire qu'on se contenta de lui infliger l'humiliation du bonnet d'âne. Ce fut d'abord une explosion de pleurs, de cris, de trépignements, de nature à faire croire qu'il était très sensible à cette honte. La vérité est que c'était la première fois qu'une menace de punition se trouvait suivie

d'effet, et cette nouveauté lui paraissait tout à fait insupportable. Habitué d'ailleurs à voir tout céder devant ses colères, il pensait qu'il allait en être de même cette fois.

— Que t'es bête ! lui murmura à l'oreille un de ses nouveaux camarades... Si tu cries comme ça, on va te mettre à la retenue. Qu'est-ce que ça te fait, le bonnet d'âne ?

L'honneur de Gustave ne se révolta nullement contre cette philosophie terre à terre. Toute réflexion faite, il trouva, au contraire, que le camarade était dans le vrai de la vie pratique, et la demi-heure de punition s'acheva assez paisiblement. Il s'accoutuma même si bien au bonnet d'âne, s'en aidant pour faire toutes sortes de grimaces et de singeries qui faisaient pouffer de rire toute la classe, qu'on dut complètement renoncer à cette punition

qui avait cessé d'en être une pour lui. Le piquet n'eut pas beaucoup plus de succès et l'on dut abandonner les peines infamantes pour les peines afflictives, telles que le pain sec et la retenue qui produisirent infiniment plus d'effet. Elles en produisirent même si bien qu'au bout de peu de temps Gustave fut un des élèves les plus sages de la petite classe.

C'est qu'en effet il en était de lui comme de bien d'autres qu'on déclare indisciplinables pour n'avoir jamais essayé de les discipliner. Gustave était au fond un garçon assez mou, nullement brave, et très disposé à filer doux devant une volonté ferme et un obstacle réel.

Ce que son père prenait bénévolement pour l'énergie d'un caractère de fer n'était que l'obstination d'un enfant gâté habitué à voir tout céder devant ses colères, et sa prétendue flamme était simplement la turbulence d'une volonté abandonnée à elle-même.

Aussi quand, un mois après son entrée au collège, M. Carbonnel alla trouver M. le principal pour voir comment cela marchait :

— Mais très bien, dit celui-ci... Que me disiez-vous donc que cet enfant était difficile? On a eu en

effet un peu de peine dans les premiers jours... Mais maintenant il est suffisamment docile et, s'il était un peu moins paresseux, son maître en serait très content.

M. Carbonnel s'en alla fort satisfait.

— Parbleu ! disait-il, je m'y attendais... Le frottement... la vie en commun... Voilà ce qu'il faut aux garçons... Mais cela n'empêche pas qu'au fond ce ne soit une nature difficile. La preuve, c'est qu'à la maison il est plus désagréable que jamais.

Et M. Carbonnel disait vrai. Comprimées au collège par la nécessité de céder devant une autorité énergique, ses habitudes d'indiscipline et de tyrannie reprenaient tout leur empire dès qu'elles se retrouvaient dans un milieu favorable. Il se rattrapait à la maison de l'obéissance qui lui était imposée au collège et, au collège, il obéissait simplement pour ne pas s'exposer à des ennuis plus grands en n'obéissant pas.

Il était même plus désagréable qu'avant dans sa famille; car cette fameuse éducation à coups de pied et à coups de poing qu'il avait commencée à ses dépens pendant les premiers jours, et ne se souciait pas beaucoup de continuer là où il risquait d'avoir affaire à plus fort que lui, lui avait simplement

enseigné la brutalité envers qui ne pouvait ni ne voulait se défendre. De taquin, il était devenu méchant. La pauvre chienne Myrrha en savait quelque chose, et il lui arrivait maintenant de lever la main sur sa bonne Mion quand elle n'obéissait pas assez vite à ses caprices.

L'année scolaire s'acheva assez paisiblement, et même, sur un point, Gustave donna quelque peu raison aux prévisions paternelles ; c'est-à-dire qu'il finit par devenir sensible à la honte d'être le plus ignorant de sa classe. Bien que ce sentiment ne fût pas précisément de l'honneur au sens où l'entendait M. Carbonnel, mais simplement de l'amour-propre de l'espèce la plus vulgaire, il eut au moins pour résultat d'aider Gustave à secouer sa paresse et à surmonter ses dégoûts pour la lettre imprimée et moulée. A la fin de l'année, il était arrivé à lire à peu près couramment et à écrire assez proprement en gros. A huit ans qu'il était près d'avoir, il commençait à être temps.

Mais, à mesure qu'il se voyait devenir si savant, Gustave sentait grandir en lui le sentiment de sa dignité masculine, et ce sentiment se traduisait de mille façons plus saugrenues les unes que les autres. C'est ainsi qu'il était arrivé à prendre en

grippe la pension des dames Cazaubon; il ne pouvait se faire à l'idée que des femmes eussent l'outrecuidance de prétendre élever des garçons et, partant, qu'il y eût des garçons assez lâches pour se soumettre à une telle autorité. On devine que cette idée n'avait pas germé toute seule dans sa jeune cervelle; la responsabilité en revenait pour une bonne part à M. Carbonnel, qui ne se cachait pas de Gustave dans ses sorties contre ladite pension. Mais, d'où qu'elles vinssent, elles avaient fait leur chemin et devaient porter leurs fruits.

Il faut dire que les dames Cazaubon étaient des personnes fort estimables et fort distinguées, veuve et fille d'un professeur de l'Université, mort déjà depuis d'assez longues années sans leur laisser d'autre héritage que le souvenir de ses vertus et la maigre pension allouée par l'État aux veuves de fonctionnaires.

Mme Cazaubon était alors venue s'établir à Saint-Sernin, le pays de son mari, où elle avait quelques parents et où la vie lui offrait des facilités qu'elle n'aurait pas trouvées dans les environs de Paris d'où elle était originaire. Avec l'aide de sa fille, une personne très instruite, très courageuse et très dévouée, elle y avait fondé une petite pension qui,

sous des apparences modestes, était fort supérieure à beaucoup d'établissements de plus haute envergure.

Cette pension comportait deux classes bien distinctes : la petite classe où étaient reçus des enfants des deux sexes jusque vers leur huitième ou neuvième année et qui était tenue par Mme Cazaubon avec une personne en sous-ordre pour les soins matériels à donner aux plus petits. La grande classe, dirigée par Mlle Cazaubon, avec le concours d'un ou deux professeurs du collège, car elle n'eût pu suffire à tout, et où l'instruction était poussée assez loin pour mettre les élèves les plus fortes en état d'aspirer, avec quelque espérance de succès, à l'obtention du brevet de capacité.

Ajoutons que, grâce à la sûreté de leur jugement, à la fermeté mêlée de douceur de leur caractère, à leur tact parfait, à leurs excellentes manières, ces dames savaient se faire aimer autant qu'obéir de tous leurs élèves, grands et petits. Aussi, si chez elles, l'instruction se trouvait forcément limitée aux ressources comme aux besoins d'une petite ville de province, l'éducation y était parfaite de tous points et leurs élèves se distinguaient des autres enfants de leur âge pour leur

bonne tenue autant que pour leurs rapides progrès.

Telles étaient les personnes auxquelles Gustave avait voué une haine sans borne, haine qui s'étendait à leurs élèves des deux sexes, surtout aux garçons. Il n'était quolibets dont il ne les poursuivît quand il les rencontrait allant à la pension ou en revenant. Si bien qu'un jour le petit Crabifosse qui, pour être élevé par des femmes, n'en était pas plus empoté, se jeta résolument sur lui et lui administra une grêle de taloches dont le souvenir lui inspira désormais une salutaire réserve toutes les fois que le hasard les mettait en présence l'un de l'autre. Mais sa haine ne désarma pas, et les circonstances vinrent bientôt lui fournir un nouvel aliment et la porter aux dernières extrémités.

CHAPITRE III

UNE VENGEANCE.

Mmes Cazaubon avaient l'habitude de célébrer la Saint-Louis, leur fête patronale à l'une et à l'autre, en offrant à leurs élèves un goûter composé de toutes sortes de friandises, après lequel on se livrait à des jeux variés. Cette année-là, ayant justement recueilli un petit héritage qui améliorait beaucoup leur situation, elles voulurent faire les choses avec une largeur inaccoutumée, et les invi-

tations furent étendues à tous les membres jeunes de la famille des élèves. Quand Gustave reçut la sienne, il sauta de joie, car il était horriblement gourmand et il se souvenait d'avoir, l'année précédente, entendu parler d'un certain gâteau monté en nougat qui avait longtemps hanté son imagination.

— Est-ce qu'il y aura un gâteau monté en nougat, cette année ? demanda-t-il à sa sœur.

— C'est probable, répondit Lucie. Mais, ajouta-t-elle malicieusement, je crains bien que tu ne puisses pas en goûter.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ta dignité de garçon ne te permettra pas de venir t'asseoir à un goûter de petites filles.

— Cette bêtise !... fit-il, très vexé. Puisqu'il doit y avoir d'autres garçons.

— Oui... mais tu détestes tant les dames Cazaubon. Tu ne laisses jamais échapper une occasion de te moquer d'elles.

— Qu'est-ce que ça fait ? dit-il cyniquement. On peut se moquer des gens, est-ce que cela empêche d'aller chez eux quand il y a de bonnes choses à manger ?

— Mais, si ces dames le savaient, cela pourrait les empêcher de te recevoir.

— Oh ! mais elles ne le sauront pas, dit Gustave subitement effrayé. On n'a pas besoin de le leur raconter. Dis, continua-t-il en devenant tout à coup très câlin... promets-moi que tu ne le leur raconteras pas?

— Soit. Mais j'y mets une condition. C'est que tu te conduiras bien chez elles... que tu seras poli et discret comme il convient à un garçon bien élevé...

Gustave promit tout ce qu'on voulut ; la perspective du gâteau monté en nougat l'eût fait passer par le trou d'une aiguille.

Le grand jour arrivé, il se rendit avec sa sœur chez Mmes Cazaubon ; Lucie jolie comme un cœur dans sa simple robe de percale à mille raies blanches et roses, lui dans son uniforme de collégien, soigneusement astiqué, avec un gilet et des gants blancs.

Quand ils furent introduits dans le salon où avait été dressée une table de quarante couverts, Gustave eut un éblouissement. Aux quatre coins de la table s'élevaient en pyramides des fruits magnifiques : poires, figues, raisins et surtout de ces superbes

pêches qui sont l'orgueil des vergers du Midi.

Deux énormes pâtés se dressaient comme des forteresses aux deux bouts, constituant la partie solide du repas. Des brioches dorées, des babas glacés, des tartes à la confiture, des meringues à la crème s'entre-croisaient dans une savante harmonie. Et, au milieu, le nougat monté en forme de corne d'abondance laissant échapper de ses larges flancs une avalanche de fruits confits : pièce superbe digne de figurer dans un festin royal et venant de chez un des meilleurs confiseurs de Toulouse, auprès duquel celui de l'année précédente n'était que de la Saint-Jean. C'était un beau spectacle, tel que les yeux de Gustave n'avaient pas été admis à en contempler depuis le jour de son baptême, où ils étaient fort indifférents aux splendeurs de ce genre.

Pour être juste, d'ailleurs, il faut dire qu'il n'était pas le seul à se pourlécher devant cet appétissante exhibition. C'était, de la part des plus petits, des cris d'enthousiasme et des regards allumés par la convoitise. Les grands et les grandes, plus réservés dans leurs démonstrations, n'en paraissaient pas moins apprécier à leur juste valeur les délices gastronomiques qui les attendaient.

AYANT RAPPROCHÉ LA PIECE DU MILIEU. (P. 47.)

On se mit à table avec autant d'ordre que le peut comporter une réunion de convives échelonnés de cinq à quinze ans; Mmes Cazaubon au milieu, en face l'une de l'autre, et chaque petit placé à côté d'un grand qui devait en prendre soin. Lucie, qui craignait quelque algarade de son frère et était bien aise de l'avoir sous la main, l'avait fait mettre à côté d'elle.

Tout alla bien dans le commencement. Les pâtés n'eurent qu'un succès d'estime surtout quant à leur contenu; car la belle croûte dorée avait des séductions auxquelles résistèrent seuls ceux de la bande qui étaient plus gourmets que gourmands. Inutile de dire que Gustave n'était pas de ceux-là.

Sur cette base solide, il entassa successivement, crème, gâteaux, fruits et bonbons, malgré les adjurations de sa sœur qui craignait pour lui les résultats d'une pareille gloutonnerie.

Mais cela passait inaperçu au milieu du brouhaha. Vint enfin le moment solennel, celui où Mme Cazaubon, ayant rapproché d'elle la pièce du milieu fit sortir de ses flancs les trésors qui y étaient contenus; après quoi, attaquant le contenant, elle en réduisit la belle architecture à n être plus qu'un

monceau de décombres. Mais quels décombres!

Afin d'arriver à une répartition équitable, elle jugea prudent de servir elle-même ses jeunes convives et commença naturellement par les plus grandes fillettes présentes. Lucie, en cette qualité, fut servie l'une des premières. Mais quand l'assiette, après être passée de main en main, arriva jusqu'à elle, Gustave qui suivait la distribution avec des regards de convoitise fébrile, craignant sans doute qu'il ne restât plus rien lorsque viendrait son tour, s'empara prestement de la part destinée à sa sœur. Assurément Lucie se fût bien gardée d'attirer l'attention sur une pareille incongruité; mais Mme Cazaubon avait vu le mouvement et, comme c'était une personne qui n'entendait pas plaisanterie sur le chapitre des convenances, elle dit sévèrement :

— Gustave, cette part est celle de votre sœur et vous allez la lui rendre.

Mais cette part contenait justement ce que Gustave aimait plus que tout : une demi-douzaine de chinois dorés et transparents.

— Pourquoi ça? répondit-il rouge comme un coq, tandis que tous les regards s'étaient fixés sur lui à la grande humiliation de Lucie.

— Parce que votre sœur est plus grande que vous et doit être servie la première.

— Oui... mais moi, je suis un garçon, fit-il avec orgueil... Chez nous, on me sert toujours avant elle.

Mme Cazaubon ne pouvait se permettre de blâmer devant les enfants qu'elle recevait les actes de leurs parents.

— Vos parents font ce qu'ils veulent chez eux... Mais ici, je suis chez moi et vous y ferez ce que je vous y commande.

Il n'osa résister et rendit l'assiette, mais après avoir, d'un coup de main des plus prestes, raflé tous les chinois qui s'y trouvaient. Quoique tous les jeunes convives de Mme Cazaubon ne fussent pas en toutes circonstances des modèles d'urbanité, il faut leur rendre cette justice qu'un murmure d'indignation accueillit cet acte où la gloutonnerie le disputait à l'inconvenance. La pauvre Lucie aurait voulu être à cent pieds sous terre.

Après le goûter, on se livra à des rondes, à des galops, à des boulangères, jusqu'à ce que, voyant tout ce petit monde rouge et essoufflé, Mme Cazaubon proposât de revenir à des amusements plus calmes. Après avoir essayé de différents jeux, et

les plus petits de la bande, fatigués de tant de plaisirs, ayant été emmenés par leurs parents, on s'arrêta à celui qui consiste à deviner, par une série de questions posées successivement aux personnes présentes qui doivent répondre par oui ou par non, soit un nom de personne ou de chose, soit un fait historique ou mythologique soit une particularité quelconque suffisamment connue de tous. La personne chargée de deviner procède généralement par les questions suivantes :

— Est-ce un homme?

— Est-ce une femme?

— Un animal?

— Une chose? etc...

Si, à la première question, il lui est répondu oui, elle continue en demandant :

— Un homme vivant?

— De l'antiquité?

— De la fable?

— De l'histoire? etc.

Si, au contraire, on répond non, elle entame une autre série jusqu'à ce qu'un oui lui apprenne qu'elle est dans le bon chemin et que c'est sur ce point que doivent porter ses questions. C'est ainsi qu'on devina successivement : le soldat de Mara-

thon, les oies du Capitole, la queue du chien d'Alcibiade, la bête du Gévaudan, la quenouille de sainte Geneviève, etc.

Le tour de Gustave vint de sortir pendant qu'on lui chercherait un mot à deviner. Sa sœur, le sachant

fort ignorant, demanda qu'on choisît quelque chose de très facile et l'on s'arrêta au nom de Louis XIV. Gustave, rappelé, commença la série des questions comme il l'avait vu faire aux autres :

— Est-ce un homme?

— Oui...

Mais, comme il n'avait rien compris au jeu, il continua en s'adressant à une seconde personne :

— Est-ce une femme?

Un formidable éclat de rire, parti de tous les coins du salon, lui répondit.

— Cette bêtise! s'écria une espiègle de sept ans... Puisque c'est un homme, ce n'est pas une femme bien sûr...

Gustave était devenu rouge comme une pivoine en voyant qu'on se moquait de lui.

— Ce jeu m'ennuie, dit-il, et, croisant dédaigneusement les bras derrière son dos, il se dirigea vers la porte avec toute la majesté dont il était capable.

— Fort bien, dit Mme Cazaubon; je pensais que M. Gustave, en sa qualité de garçon, était plus savant que toutes les demoiselles; mais je vois que la gourmandise est le seul point où il leur soit supérieur.

Cette leçon, que Gustave comprit fort bien, mit le comble à sa fureur. Il sortit en faisant claquer la porte derrière lui et courut chez lui, où il s'empressa de raconter à son père, avec forces menteries, les avanies qu'on lui avait faites chez Mme Cazaubon. Si bien que M. Carbonnel, furieux qu'on eût ainsi manqué à son héritier, ne parlait rien moins que d'aller immédiatement chercher Lucie. Mais Mme Carbonnel à qui l'on n'en faisait pas

accroire aussi facilement, intervint, et cette fois avec succès, pour calmer la colère de son mari.

Lucie, à son retour, dut raconter comment les choses s'étaient passées, et l'incident n'eut pas d'autre suite.

Mais il avait redoublé la haine de Gustave pour la pension Cazaubon et laissa dans son cœur un terrible désir de vengeance. Il parvint à y associer plusieurs de ses camarades avec qui il trama un complot formidable. Derrière la maison de ces dames était une grande cour plantée où jouaient les enfants pendant la récréation, et que bordaient des jardins de tous les côtés, sauf d'un seul où s'élevait une maison en construction. Cette maison parut à Gustave et à ses jeunes amis une position stratégique excellente de laquelle ils seraient absolument maîtres de jouer les tours les plus pendables à l'ennemi, désignation dans laquelle ils englobaient libéralement à la fois les maîtresses et les élèves de l'institution.

Ils commencèrent par récolter une ample provision de colimaçons, de sauterelles, de petites grenouilles et jusqu'à des jeunes crapauds. Puis un jour, munis de frondes et de sarbacanes, ils se glissèrent dans la maison à l'heure du dîner des

ouvriers qui se trouvait être l'heure de la récréation à la pension Cazaubon, grimpèrent sur les échafaudages, se blottirent dans un coin d'où ils espéraient n'être pas vus et de là commencèrent

à lancer leurs projectiles vivants au milieu des rondes et des parties de quatre coins. Ce fut un émoi indescriptible, des cris de terreur, un affolement général qui mirent les assaillants dans un délire de joie. Mlle Cazaubon accourut pour savoir la cause de ce tumulte et reçut un petit lézard en plein visage. Dans le premier moment elle n'y com-

prit rien elle-même et, pendant qu'elle cherchait à s'orienter, toutes sortes de bêtes immondes continuaient à pleuvoir dru comme grêle autour d'elle. Sa présence mit le comble à la joie des mauvais drôles; de plus en plus surexcités, se voyant au bout de leurs munitions vivantes, ils avisèrent un tas de gravats qui se trouvaient à leur portée et, au lieu des premiers projectiles dégoûtants mais inoffensifs, se mirent à lancer cette mitraille de toute la force de leurs bras et de leurs frondes. Mme Cazaubon qui arrivait à son tour, attirée par tout ce tapage, fut frappée à la tête par un gros caillou qui la renversa et une petite fille fut atteinte par une pierre dont les angles pointus lui firent une large blessure à la tête.

Ce n'était plus le moment de rire; les moins excités de la bande, épouvantés de ce qu'ils venaient de faire, entraînèrent leurs camarades. Gustave, qui voulait tenir encore, se voyant abandonné, se décida à quitter la partie; mais, en dégringolant de l'échafaudage, il posa le pied à faux et tomba assez lourdement à terre, ce qui le retarda dans sa fuite. Comme l'on avait fini par voir de quel côté venait cette sauvage attaque, le jardinier des dames Cazaubon arriva juste à point pour l'ap-

préhender au corps, tout poudreux de sa chute et encore muni de sa fronde. Le délit était flagrant et fut constaté séance tenante par plusieurs passants qui s'offrirent à servir de témoins si l'affaire, comme il était probable, devait avoir des suites.

CHAPITRE IV

PROJETS D'AVENIR.

Quand M. Carbonnel apprit ce qui s'était passé, il trouva pour le coup que les frasques de Gustave dépassaient de beaucoup ce que pouvait légitimer ou excuser la fougue de son caractère et le soin de la dignité de son sexe. Ce fut bien autre chose le lendemain quand, à la requête des parents de la petite blessée, les gendarmes vinrent dresser procès-verbal contre lui, comme responsable des coups et blessures portés par son fils mineur, ce

qui, si l'affaire suivait son cours, n'allait à rien moins qu'à le mener en police correctionnelle.

Les gendarmes dans cette honnête maison ! Cet homme si honorable exposé à s'asseoir sur le banc des accusés, à côté des perturbateurs de l'ordre public, de pis que cela encore : des vagabonds et des voleurs! Quelle humiliation! Quelle honte! Et tous les gens du quartier qui, à l'apparition des tricornes et des buffleteries blanches s'étaient groupés autour de la maison et se tenaient là, tout indignés, espérant bien voir passer le coupable conduit en prison, les menottes aux mains. Grâce à l'honorabilité si connue de M. Carbonnel, cette avanie lui fut épargnée. Mais n'était-ce pas assez d'avoir vu la force armée pénétrer chez lui à la recherche d'un criminel, quand ce criminel était l'enfant de la maison, un enfant adoré sur lequel se fondaient tant et de si belles espérances!

Aussi ni les pleurs, ni les prières de Gustave ni ses promesses ne parvinrent-ils à fléchir sa juste colère. Après lui avoir administré une punition exemplaire, il le conduisit au collège où il devait désormais demeurer comme interne, avec menace d'être privé de toute espèce de sortie si sa conduite donnait le plus léger sujet de plainte.

La blessure de la petite fille victime de la stupide vengeance de Gustave se trouva heureusement être moins grave qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Grâce à cette circonstance et à l'empressement que mirent M. et Mme Carbonnel à aller au-devant des réclamations des parents, ainsi qu'aux soins prodigués par Lucie à la petite blessée, la justice arrêta les poursuites commencées et M. Carbonnel échappa à la honte dont il venait d'être menacé.

Devenu interne, Gustave prouva de plus en plus que son caractère n'avait absolument rien d'indomptable et que la seule faiblesse de ses parents faisait sa force vis-à-vis d'eux. Il se conduisit d'autant mieux qu'il tenait énormément à ses jours de sortie, continuant d'ailleurs à se rattra-

per ces jours-là de la contrainte où il vivait toute la semaine. Car il n'y a de vraiment disciplinés que ceux que l'habitude de la discipline a appris à l'accepter comme une chose indiscutable et indiscutée. Son travail se ressentit aussi de la régularité de la vie du collège. Sans être des premiers de sa classe, ce que ne lui permettaient ni son intelligence assez médiocre, ni le fond de paresse qui était en lui, il arriva à y tenir une place assez honorable; tandis que, jusque-là, il était revenu bredouille de toutes les distributions de prix, il remporta cette année-là plusieurs accessits, dont un premier de calcul. Ce fut une grande joie pour M. Carbonnel qui, malgré sa trop bonne opinion des hautes facultés de son fils, avait été assez humilié de ses insuccès persistants. Il faut bien dire que l'impression produite sur lui par les méfaits de Gustave était effacée depuis longtemps et passées aussi les velléités de fermeté. Le trop faible père était revenu à ses complaisances d'autrefois pour son héritier présomptif.

— Oh! oh! dit-il en se frottant les mains au retour de la distribution des prix, je savais bien, moi, que Gustave arriverait... j'hésitais sur la voie à lui faire suivre; mais, puisqu'il manifeste des

dispositions si remarquables pour les mathématiques, c'est décidé, il ira à l'École polytechnique...

— Il est bien paresseux, objecta timidement Mme Carbonnel.

— Il l'a été jusqu'ici... C'est-à-dire que ces natures exubérantes ont quelque peine à se mettre à un travail régulier... Mais, une fois qu'elles y ont mordu, elles rattrapent vite le temps perdu... C'est ce que fera Gustave...

— Mais ce n'est pas ici qu'il pourra se préparer pour l'École polytechnique... Il faudra sans doute l'envoyer à Toulouse...

— A Toulouse? fit dédaigneusement M. Carbonnel... que parles-tu de Toulouse? Je l'enverrai à Paris... à Sainte-Barbe... C'est la meilleure institution pour la préparation aux Écoles...

— Mais, mon ami, tu n'y penses pas... Songes-tu au prix que cela coûte?

— C'est cher, sans doute... mais nous nous réduirons s'il le faut...

— Soit. Mais il faudrait aussi penser à l'avenir de Lucie. Tu sais comme elle travaille bien chez Mme Cazaubon...

— Oui. Oui... Elle est assez instruite pour une

petite fille... Et je trouve même qu'on aurait pu la retirer de la pension un an plus tôt... Elle ne fait plus maintenant qu'y perdre son temps.

— Y perdre son temps... Tu n'y penses pas... Elle a fait cette année de grands progrès.

— Je ne dis pas le contraire... Mais à quoi bon cela? n'en savait-elle pas bien assez?

— Oh! mon ami... fit Mme Carbonnel avec un peu d'embarras... c'est que justement... je voulais te demander... Lucie désire beaucoup passer ses examens... Mlle Cazaubon dit qu'avec encore un an de travail et avec des leçons particulières qu'elle se charge de lui donner sans augmentation de prix, car elle aime beaucoup Lucie, le succès est assuré!...

— Au diable!... Des examens... des brevets... A quoi tout cela sert-il? Ce qu'il faut à une femme, c'est la science du ménage et cela ne s'apprend pas dans les livres...

— Certainement, mon ami... Je suis tout à fait de ton avis... Mais, sous ce rapport, Lucie ne laisse rien à désirer... Je t'assure qu'il est impossible de se montrer meilleure ménagère... Elle coud, repasse, aide Mion à faire la cuisine, et même la remplacerait très bien au besoin... Et tout cela si simplement, sans avoir l'air d'y toucher... Et quelle

bonne garde-malade elle fait... Empressée, attentive, toujours de bonne humeur... Ne te souviens-tu pas quand j'ai été malade l'année dernière, comme elle m'a soignée?

— Oui, oui... Lucie est une bonne fille, répondit M. Carbonnel qui avait très bon cœur et faisait d'elle beaucoup plus de cas qu'il ne voulait se l'avouer à lui même... Je suis content d'elle... très content... Ce n'est pas sa faute si elle n'est qu'une fille... Mon Dieu! Quoique je regarde le savoir comme tout à fait inutile pour les femmes et ne servant qu'à en faire des pédantes, je ne demanderais pas mieux de lui complaire sur ce point. Mais ce n'est pas au moment où nous allons avoir à faire de grands sacrifices pour Gustave que nous pouvons jeter de l'argent par les fenêtres pour une chose aussi inutile...

— Oh! vingt francs par mois!...

— Vingt francs par mois font deux cents francs pour l'année scolaire. Il n'y a pas de petites économies quand on n'a pas plus de fortune que nous.

— Mais, mon ami, ne songes-tu pas que Lucie pourrait un jour avoir à gagner sa vie? Vois les dames Cazaubon... Leur pension les a fait vivre

pendant bien des années... Tu ne peux pourtant pas sacrifier Lucie à son frère...

— Qui te parle de cela? J'aime également mes deux enfants... Mais, quoi que tu en dises, le professorat ne mène pas les femmes bien loin, surtout dans un petit pays comme le nôtre... Ce qu'il faudra à Lucie dans quelques années, c'est un brave garçon de mari qui travaillera pour elle et se souciera du brevet de capacité comme d'une guigne... Elle est douce, bonne, elle devient jolie...

— Je crois qu'elle ne sera pas mal.

— Elle sera très jolie, te dis-je, répéta-t-il en se jetant un regard de complaisance dans une glace; il s'était souvent laissé dire que sa fille lui ressemblait.

— Les filles ne sont pas faciles à marier par le temps qui court quand elles n'ont pas de dot...

— Bah! l'homme qui l'épousera, même sans dot, ne fera pas une mauvaise affaire, je t'en réponds... Quand Gustave sera ingénieur des ponts et chaussées, car, avec un peu de chance, il n'y a pas de raison pour qu'il ne sorte pas un des premiers de l'École, j'entends bien qu'il quitte le service de l'État, qui n'est pas assez remunérateur, pour entrer au service d'une grande compagnie...

ELLE AIDE A FAIRE LA CUISINE. (P. 62.)

Une fois là, on a la main dans toutes les grandes affaires, et on en fait profiter sa famille...

— Tout cela est fort beau, soupira Mme Carbonnel dont l'imagination ne prenait pas aussi facilement le galop que celle de son mari... Mais il faut d'abord qu'il y soit reçu, à cette École... Pour moi j'aurais préféré, je te l'avoue, te voir suivre ton idée d'autrefois, de mettre Gustave à dix-sept ans clerc chez maître Combescure; tu disais que, tout en travaillant à l'étude, il pourrait faire son droit en prenant ses inscriptions à Toulouse. Comme cela, nous l'aurions gardé auprès de nous et il nous aurait coûté moins cher tout en n'étant pas exposé à faire autant de sottises...

— Voilà bien les femmes... incapables de sacrifier un peu dans le présent pour récolter beaucoup dans l'avenir, fit majestueusement M. Carbonnel, oubliant que sa femme eût pu lui retourner le reproche au sujet de Lucie. D'ailleurs j'ai parlé et j'entends être obéi.

Mme Carbonnel, qui n'avait jamais tenu tête aussi longtemps à son mari, était à bout de résistance et n'osa répliquer.

Mais, quand Mlle Cazaubon apprit qu'on allait lui retirer celle de ses élèves qu'elle aimait le plus et

sur laquelle elle avait fondé les plus belles espérances, elle déclara qu'elle ne l'entendait pas ainsi ; qu'elle s'était férue de l'idée de mettre Lucie en état de passer ses examens et qu'au besoin elle serait assez payée de sa peine par l'honneur qui en rejaillirait sur sa modeste pension. Elle fit tant et si bien que M. Carbonnel, qui cédait plus volontiers à tout autre qu'à sa femme, revint sur sa première résolution. Stimulée par le désir de répondre aux bontés de son excellente institutrice, Lucie travailla avec une ardeur qui ne pouvait manquer d'être couronnée de succès. Elle passa brillamment à Toulouse ses examens du premier degré, et son père, plus flatté qu'il n'en voulait convenir, n'osa lui refuser la satisfaction de poursuivre ses études et de se préparer à une épreuve plus importante.

CHAPITRE V

LE PREMIER CIGARE.

M. et Mme Carbonnel reçurent un jour une pressante invitation à assister à un mariage qui avait lieu dans la famille de celle-ci, à une trentaine de lieues de Saint-Sernin. On leur demandait d'arriver la veille de la cérémonie et on ajoutait qu'on serait heureux de les garder aussi longtemps qu'ils pourraient rester. La lettre se terminait ainsi :

« Nous espérons bien que vous nous amènerez votre fille Lucie qui doit être maintenant une grande et belle personne avec qui nous aurons grand plaisir à renouveler ou plutôt à faire connaissance, car nous ne l'avons pas vue depuis qu'elle était une toute petite fille... »

— Eh bien, dit M. Carbonnel après avoir pris connaissance de la lettre, et Gustave?... Ils sont polis, tes parents... Plus souvent que j'accepterai une invitation de gens qui semblent oublier que j'ai un fils...

— Mon ami, dit doucement Mme Carbonnel, ils ne l'ont pas fait par malhonnêteté, je t'assure... Mais Gustave est encore bien jeune... Un garçon de cet âge-là est plutôt un embarras...

— C'était à nous à le savoir, et ils pouvaient s'en rapporter à notre discrétion là-dessus...

— Je ne dis pas... Mais de plus, la maison de mon cousin n'est pas très grande... Ils ont beaucoup de parents et d'amis à inviter, et sans doute ils auront pris le parti de laisser de côté les enfants au-dessous d'un certain âge...

— Tu arranges cela à ta façon... mais tu sais que je ne plaisante pas sur la question des procédés...

— Mon ami, certainement, tu es maître de faire ce que tu voudras... Tu sais d'ailleurs que, pour ma part, je ne demande jamais à quitter la maison... Mais vraiment, pour cette fois, tu me ferais beaucoup de peine de refuser cette invitation... Ma cousine est, après ma sœur, la parente la plus rapprochée qui me reste... Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues... Je suis sûre qu'elle serait très fâchée si nous ne profitions pas de cette occasion du mariage de sa fille pour lui faire la petite visite que nous lui promettons depuis si longtemps... Et si vraiment tu n'as pas d'empêchements personnels... tu me ferais bien plaisir de lui accorder ce qu'elle demande de si bon cœur.

— Hum! fit M. Carbonnel qui commençait à faiblir, beaucoup sans doute à cause des bonnes raisons que lui donnait sa femme, et peut-être un peu aussi, parce qu'après tout, il ne craignait pas les occasions de se divertir ni de faire bonne chère, comme cela ne pouvait manquer en telle occurrence. Mais, voulant masquer son changement d'idée, il continua :

— Les femmes sont toutes les mêmes... L'esprit de contradiction incarné... Toi qui ne veux jamais aller nulle part, pour une fois que je trouve

que tu ferais mieux de rester, voilà justement que tu as envie de faire le contraire...

— Mon ami, si cela te contrarie trop...

— Mon Dieu... cela me contrarie... sans me contrarier précisément... Et puis, tu sais bien que je n'aime pas à te faire de la peine... Aussi, je ne dis pas oui... Mais je ne dis pas absolument non... J'y réfléchirai... Seulement, je te préviens, par exemple, que je n'entends pas emmener Lucie... Du moment que son frère n'a pas été invité...

Mme Carbonnel ne trouvait pas la conclusion rigoureuse; non seulement elle ne voyait pas de bonnes raisons pour priver Lucie d'un plaisir qui était tout à fait de son âge et qui eût été une récompense bien méritée de sa bonne conduite et de son application au travail; mais, pour dire le vrai, c'était un peu ce qui l'avait décidée à rompre avec ses habitudes casanières. En définitive, c'était moins pour elle que pour sa fille qu'elle désirait voir accepter cette invitation.

Mais, outre qu'elle n'était pas habituée à aller contre les idées de son mari, elle sentait bien qu'en cette circonstance, le voulût-elle essayer, elle n'y réussirait pas facilement. Pour la première fois de sa vie, elle eut recours à

une ruse dont on assure que toutes les femmes ont l'intuition, dont quelques-unes, à coup sûr, font un fréquent usage, mais qu'elle n'eût jamais songé à employer pour elle-même, cette ruse qui consiste à paraître abonder dans le sens de la personne qu'on désire faire changer d'avis afin d'endormir sa méfiance et ensuite, peu à peu, par des insinuations détournées, de l'amener, sans qu'elle s'en doute, à vouloir elle-même ce à quoi elle s'était refusée tout d'abord.

— Comme tu voudras, mon ami, dit-elle... D'ailleurs, Lucie n'a rien à se mettre. Elle a tant grandi dans ces derniers temps!... Et, s'il fallait lui faire faire une toilette, cela nous entraînerait trop loin... Tandis que moi, j'ai ma robe de soie noire qui est encore très convenable; avec mon chapeau garni de fleurs des champs, je n'aurai à m'acheter qu'une paire de gants.

— Sans compter que cela me permettra de leur donner la leçon qu'ils méritent. Si on me demande, comme on le fera certainement, pourquoi je n'ai pas amené Lucie, je ne me gênerai pas pour leur dire leur fait...

— Si c'est pour leur dire des choses désagréables... il vaudrait peut-être mieux n'y pas aller...

insinua Mme Carbonnel, un peu effrayée de la perspective de cette algarade.

— Sois tranquille. Je sais ce que je dois faire... Tu n'as pas, je suppose, la prétention de m'apprendre à me comporter en société... Allons, voilà qui est dit... Tu peux répondre affirmativement pour moi et pour toi... Nous partirons le mercredi... La noce est le jeudi... et nous reviendrons le vendredi matin. J'ai précisément besoin d'être ici ce jour-là pour affaires...

Mme Carbonnel jugea inutile d'insister pour le moment ; mais, deux ou trois jours après, elle dit à son mari d'un air détaché :

— Ce matin, en rangeant dans les placards, la robe de barège rose de Lucie... tu sais sa robe habillée de l'été dernier... m'est justement tombée sous les yeux... elle est beaucoup plus fraîche que je ne croyais, et il y a du rentré dans toutes les coutures... Avec quelques mètres de ruban pour rafraîchir les nœuds et une journée d'ouvrière pour remettre la taille à point, elle ferait encore très bien...

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que, mon ami, si par hasard tu changeais d'avis au sujet de Lucie et que tu te déci-

dasses à l'emmener, il n'y aurait pas à faire de dépenses de toilette.

— Mais je ne suis pas du tout disposé à changer d'avis... Tu sais que je ne reviens jamais sur ce que j'ai décidé...

— Certainement, il n'en sera que ce que tu voudras... C'est simplement pour te dire qu'elle n'aurait pas fait plus mauvaise figure qu'une autre... Tu te rappelles comme elle était gentille avec cette robe l'été dernier... et comme on t'en faisait des compliments toutes les fois que tu sortais avec elle...

— C'est bon... C'est bon... fit-il intérieurement flatté... Mais ce qui est dit est dit...

Deux ou trois insinuations du même genre l'avaient décidément attendri, car il était aussi beaucoup plus fier de la gentillesse de sa fille qu'il ne voulait en avoir l'air. Il était sur le point d'accorder l'autorisation demandée quand un orage domestique le fit revenir à sa première résolution.

Égoïste comme tous les enfants gâtés, Gustave ne pouvait s'imaginer qu'il y eût place pour d'autres que lui au soleil. Quand il apprit que ses parents allaient à la noce et ne l'emmenaient pas, ce fut une tempête de cris et de larmes à ameuter tout le

voisinage. On ne put le calmer qu'en lui affirmant que sa sœur n'irait pas non plus et en l'autorisant, puisque l'absence de ses parents tombait un jeudi, jour de congé, à donner à goûter à quelques-uns de ses camarades, avec la promesse que Mion confectionnerait pour eux tous les gâteaux de son répertoire. Promesse fort imprudente que Mme Carbonnel ne tarda pas à regretter quand, à la réflexion, elle vit sa maison livrée en son absence à une bande d'écoliers indisciplinés. Comme c'était surtout pour y mener Lucie qu'elle avait souhaité aller à cette noce, elle avait bien envie maintenant de laisser son mari partir seul. Mais elle songea qu'il aurait beau jeu cette fois à l'accuser de caprice et d'esprit de contradiction et se résigna à se rendre à une fête qui n'en était plus une pour elle.

Toute raisonnable qu'elle fût, Lucie ne craignait pas de s'amuser et eût été charmée d'accompagner ses parents. Quoi qu'on ne le lui eût pas dit explicitement, elle se doutait bien que c'était en définitive à cause de son frère qu'on l'avait privée de ce plaisir et elle n'avait pas laissé, au premier moment, d'en ressentir une certaine amertume. Mais bientôt, la vaillance de son caractère reprit le dessus et elle fit d'autant meilleur visage à la mauvaise fortune que, devinant les regrets qu'éprouvait sa mère de ne pas l'emmener, elle ne voulait pas l'attrister davantage en paraissant triste elle-même. Elle y gagna que son père, dont l'excellent cœur ne pouvait supporter l'idée d'avoir fait de la peine à qui que ce fût, se sentit doublement fâché contre lui-même de lui avoir imposé une privation dont elle prenait si courageusement son parti. S'il en eût été temps encore, il fût à la dernière minute revenu sur sa décision, au risque de la colère qu'en eût pu éprouver Gustave. Mais il était trop tard. On partit en faisant à Lucie et à Mion de grandes recommandations au sujet de la journée de jeudi.

— Ah ! bon Jésus !... gémissait Mion, avec ça que c'est commode de lui faire entendre raison, à

M. Gustave... Je crois que nous en verrons de belles...

Arrivés à destination, M. et Mme Carbonnel furent reçus avec de grandes démonstrations de joie, mais avec force reproches de n'avoir pas amené Lucie. M. Carbonnel, excité par le plaisir du voyage, charmé de retrouver une foule de parents et d'amis, distribuant force poignées de main à droite et à gauche, sentit expirer sur ses lèvres la leçon qu'il avait médité de donner aux parents de sa femme, et cela au grand soulagement de celle-ci. On mit l'absence de Lucie sur le compte d'un mal au pied, ce qui n'était pas tout à fait un mensonge, car la veille justement elle s'était légèrement foulé le pied en descendant un escalier, pas assez pour l'empêcher de marcher, mais assez pour fournir, avec un peu d'exagération, le prétexte dont on avait besoin.

Le commencement de la journée du jeudi se passa assez bien. Gustave ne quitta pas les jupons de Mion, affairée à sa pâtisserie. Dans ces moments il était toujours au mieux avec elle, lui prêtant une aide plus encombrante que désintéressée, goûtant par-ci, grignotant par-là, prélevant la dîme de toutes choses.

Il ne rougissait pas, malgré son âge, de lécher, comme on dit, le fond des plats.

— Si ça a le sens commun, lui disait Mion, qu'un garçon qui sait le latin quasiment comme M. le curé soit toujours fourré à la cuisine... Vous mériteriez qu'on vous attache, révérence parler, un torchon ousque vous savez...

Mais, quand sa gourmandise était en jeu, Gustave n'avait plus aucun souci de la dignité de son âge et de son sexe. Ceci était tué par cela.

Il déjeuna assez gentiment avec sa sœur et l'on fit le programme des divertissements de la journée, programme qui aurait été assez raisonnable appliqué avec sagesse et mesure. Mais demander de la mesure et de la sagesse à cette troupe de chevaux échappés sur qui ne pesait d'autre autorité que celle d'une jeune fille de seize ans eût

été demander plus que l'impossible. En moins de rien la maison fut sens dessus dessous et le jardin saccagé. C'étaient des dégringolades du haut en bas des escaliers avec des tempêtes de portes claquées, des ouragans de chaises traînées, bousculées, renversées; des galopades effrénées à travers les plates-bandes, les corbeilles de fleurs, les carrés de légumes.

Lucie avait d'abord essayé d'intervenir; mais elle avait bientôt été complètement débordée et s'était réfugiée dans sa chambre après avoir eu la précaution de fermer à clef la porte du salon, tandis que Mion, pour échapper aux réquisitions de toute nature dont elle était harcelée, s'était verrouillée dans la cuisine.

Tout à coup, elle se précipita effarée dans la chambre de Lucie.

— Ah! mam'selle Lucie, nous voilà bien... Regardez un peu ce qu'ils font, les garnements.

Lucie alla à la fenêtre et d'abord ne se rendit pas bien compte de ce qui se passait...

— Ils ont lâché les lapins, vous ne voyez donc pas?... Qu'est-ce qu'elle va dire, votre maman qui m'avait bien recommandé de veiller sur la basse-cour...

« ILS ONT LACHÉ LES LAPINS! » (P. 80.)

En effet dans le jardin, deux ou trois douzaines de lapins fuyaient éperdument dans tous les sens poursuivis par la bande folle qui brandissait des armes de tout genre arrachées à une panoplie qui était dans le cabinet de M. Carbonnel, en poussant des cris dignes d'une horde de sauvages...

— Oh! les gueux, gémissait Mion... Qu'est-ce que nous allons faire?

— Servir le goûter, répondit Lucie... Ça les rendra tranquilles pendant quelque temps.

— Mais mes lapins... qu'est-ce qui les fera rentrer?

— Je vais essayer, dit Lucie.

Elle descendit au jardin et se mit à agiter un mouchoir blanc de parlementaire. Les garçons s'arrêtèrent.

— Que faites-vous là? leur demanda-t-elle.

— Eh! la chasse aux lapins, donc!...

— Vous n'y entendez rien... Les lapins se chassent en battue... Voulez-vous que je sois votre piqueur en chef et je vous montrerai comment on s'y prend?

— Oui... Oui...

— A la bonne heure! dit Gustave. Voilà que tu es brave à présent.

Brave, en langage du Midi, voulait dire gentille.

— Eh bien, d'abord, je vous ordonne d'aller remettre les armes où vous les avez prises... Des rabatteurs ne doivent pas être armés...

— Mais pour tuer les lapins... Oh! les tuer pour la frime...

— Il ne s'agit pas de faire semblant de tuer des lapins... mais de les faire rentrer pour tout de bon dans leur cabane... C'est bien plus amusant...

— Non, non, dit Gustave.

— Si, si, firent tous les autres.

La majorité l'emporta. Ils s'en allèrent raccrocher tant bien que mal qui sa carabine, qui son pistolet, celui-ci son arc de sauvage, celui-là son sabre japonais et ainsi de suite. Lucie les arma de bâtons puis les fit mettre en ligne au fond du jardin et, à son commandement, ils s'avancèrent en bon ordre, chassant devant eux les lapins dans la direction de la basse-cour où Mion les attendait cachée derrière la porte qu'elle refermait aussitôt qu'il en était entré quelques-uns, après quoi elle s'en emparait facilement. Quand cette opération eut été recommencée trois ou quatre fois, à la grande joie des chasseurs qui mettaient maintenant

autant de zèle à réparer le mal qu'ils avaient apporté d'ardeur à le commettre, toute la gent lapine se trouva réintégrée dans son domicile. Lucie avait montré dans cette affaire le génie des grands capitaines qui savent utiliser, pour le mieux, même les pires instincts de ceux à qui ils sont appelés à commander.

Là-dessus on se mit à table et l'on fit fête aux gâteaux de Mion arrosés par prudence de simple limonade gazeuse, avec un appétit digne des fatigues de toutes sortes auxquelles on venait de se livrer.

Le goûter fini, Lucie insinua aux amis de son frère que le moment était peut-être venu de rentrer chacun chez soi. Mais Gustave demanda encore quelques instants de répit en promettant que, cette fois, on ne ferait aucune sottise et qu'on se bornerait à se promener dans les allées. Lui et ses compagnons ne tardèrent pas à disparaître dans un bosquet qui était au fond du jardin et où il sembla tout à coup qu'ils se fussent évanouis dans les airs, tellement ils y faisaient peu de bruit. Ce calme contre nature commençait à inquiéter Lucie quand il lui sembla percevoir une vague odeur de fumée de tabac qui venait de ce côté. Tout doucement elle s'avança et, détournant quelques branches pour

voir sans être vue, elle aperçut tous les garçons, dont l'aîné n'avait pas plus de treize ans, ayant aux lèvres d'énormes cigares et s'efforçant d'en tirer des bouffées de fumée dont la moitié leur rentrait dans la gorge, les faisant tousser et leur tirant des yeux de grosses larmes. A la grimace qu'ils faisaient, ils semblaient ne devoir trouver dans cet exercice d'autre plaisir que celui de goûter au fruit défendu et encore un plaisir payé bien cher. A l'apparition de Lucie, ils demeurèrent tout penauds.

— Voilà donc, leur dit-elle, comment vous tenez vos promesses de sagesse... Jetez à l'instant ces cigares.

Les camarades de Gustave obéirent, subjugués malgré tout par un certain ascendant qu'en sa qualité d'étrangère, Lucie exerçait sur eux, et peut-être aussi enchantés de l'occasion d'en finir avec un divertissement dont ils commençaient à ressentir quelques effets fâcheux et auquel l'amour-propre ne leur permettait pas de renoncer d'eux-mêmes. Seul Gustave tint bon, déclarant à sa sœur qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas et essayant de lui envoyer la fumée au nez. Sur un geste qu'elle fit pour s'emparer du cigare, il se sauva en lui fai-

sant des pieds de nez et en la mettant au défi de l'attraper.

— Je n'essayerai seulement pas, dit-elle ; si tu veux être malade, c'est ton affaire... Mais alors tu ne me demanderas pas de te soigner...

Elle rentra dans la maison pendant que Gustave faisait à ses amis de grands reproches de leur couardise.

Il n'y avait pas dix minutes que Lucie était remontée dans sa chambre quand, en jetant les yeux dans le jardin, elle vit les garçons se diriger en groupe vers la maison ; au centre du groupe était Gustave, blanc comme un linge, qui marchait péniblement, soutenu par ses camarades. Ce qui devait arriver arrivait. La fumée de tabac qu'il

s'était obstiné à avaler, rendue plus malfaisante encore par le trouble qu'elle apportait à la digestion d'un copieux repas, lui donnait d'affreuses

nausées, lui coupait bras et jambes et faisait tout tourner autour de lui.

Oubliant sa menace de tout à l'heure, Lucie descendit précipitamment, appela Mion à l'aide, et toutes deux le reçurent des bras de ses camarades, qui, devant la fin lamentable de cette belle équipée, ne demandèrent pas leur reste et se hâtèrent

de rentrer chez eux. Quand péniblement elles l'eurent remonté jusqu'à sa chambre, Lucie le confia aux soins de Mion pour le déshabiller et le mettre au lit, tandis qu'elle redescendait à la cuisine pour lui chauffer des linges et lui préparer du thé.

CHAPITRE VI

LA FAUTE DE LUCIE.

Quand Lucie remonta à la chambre du malade, il était couché, geignant d'une façon lamentable, et sa première parole fut :

— Mon Dieu, Lucie... est-ce que je vais mourir ?

— Sois tranquille, répondit-elle, ne pouvant

s'empêcher de sourire de sa frayeur, on ne meurt pas d'une indigestion...

— Oh! c'est que tu ne sais pas comme je suis malade!... Oh! mon Dieu, mon Dieu!... Là, dans l'estomac... que ça me fait mal!... Si tu envoyais chercher le médecin; peut-être qu'il me guérirait, lui...

— C'est complètement inutile... et je m'en charge... Fais seulement ce que je te dis... et tâche de ne pas gémir comme ça... Il faut savoir souffrir avec courage surtout quand on a voulu son mal...

Vous n'attendez pas, je suppose, que je vous décrive une indigestion dans toutes ses phases, fort laides et malpropres. Tout ce que je puis dire, c'est que celle de Gustave fut des mieux conditionnées et de nature à lui enlever pour longtemps l'envie de faire le grand jeune homme. Enfin, après une bonne heure de souffrances cruelles, à force de compresses chaudes, de frictions avec de la flanelle imbibée de laudanum, de boissons bouillantes, il commença à retrouver un peu de calme. Les spasmes diminuèrent d'intensité, s'espacèrent et enfin disparurent tout à fait. Son premier mot, en retrouvant l'usage de ses facultés, fut :

— Tu ne diras rien à papa et à maman, n'est-ce pas, ma petite Lucie?

— Quand ils te retrouveront ici demain matin, au lieu d'être au collège, je ne pourrai pourtant pas leur cacher que tu as été malade...

— Oui, mais ce n'est pas la peine de leur dire pourquoi, n'est-ce pas? On peut bien avoir une indigestion sans avoir fumé... Tu leur diras que j'ai trop mangé de gâteaux, voilà tout...

— Ce n'est déjà pas si joli de manger à se faire du mal, répondit Lucie en riant de l'échappatoire.

— C'est égal... Fais ce que je te demande, Lucie, dis, veux-tu?

— Soit, mais à condition que tu m'écouteras une autre fois.

Il promit tout ce que sa sœur voulut. Les promesses ne le gênaient jamais beaucoup.

— Et maintenant, dit Lucie, tu n'as plus besoin que de sommeil. Je vais te laisser dormir...

— Quoi! tu vas t'en aller? me laisser seul?

— Mais sans doute, puisque tu n'as plus besoin de rien...

— Je ne veux pas qu'on me quitte... Ça n'aurait qu'à me reprendre... Je veux que Mion reste auprès de moi toute la nuit...

— Tu as déjà donné assez de mal à Mion pendant toute la journée pour que je ne lui laisse pas prendre une peine inutile... Sans compter qu'elle doit se lever demain matin à quatre heures pour couler la lessive... Il faut qu'elle aille se reposer. Si donc il était nécessaire de te veiller, c'est moi qui resterais... Mais je te répète que c'est absolument inutile. Je laisserai la porte de ta chambre ouverte et la mienne aussi... Comme cela, si tu as besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à m'appeler et je t'entendrai très bien...

Il eut beau crier, se démener, tempêter, Lucie tint bon ; et elle n'eut pas, en effet, plus tôt quitté la chambre qu'il s'endormit d'un profond sommeil. Deux ou trois fois dans le courant de la nuit, elle vint sur la pointe du pied s'assurer que tout marchait bien, et chaque fois une respiration calme et rythmée la convainquit qu'elle avait eu absolument raison de ne pas céder à ce nouveau caprice du despotique Gustave.

M. et Mme Carbonnel arrivèrent le lendemain de bonne heure, ayant pris un train de nuit pour rentrer chez eux. En apprenant que Gustave avait été malade, Lucie, fidèle à sa promesse, n'avait parlé que d'indigestion, Mme Carbonnel monta

précipitamment auprès de lui et le trouva qui venait seulement de se réveiller après un sommeil réparateur qui avait à peu près effacé toute trace de l'accident de la veille.

— Ainsi, lui dit-elle, mon pauvre Gustave, tu ne te déferas donc jamais de cette mauvaise habitude d'être trop gourmand?...

— Tiens, dit-il, les bonnes choses sont faites pour être mangées, je pense. Ce n'est pas ma faute si elles font du mal...

— Tu parles comme un enfant de cinq ans. Tu n'es pas honteux, à ton âge?

— Ah! bien, fit Gustave en pleurnichant, si ce n'est pas assez d'être malade... et s'il faut encore être grondé. Ce n'est pas juste.

— Tu n'es pas bien malade, je crois. Est-ce que tu ne penses pas que tu pourrais te lever et aller au collège?

— Oh! pour ça non, dit-il en s'enfonçant dans ses couvertures, enchanté de cette occasion de paresser.

Puis, après un long bâillement :

— J'ai faim, dit-il. Je voudrais déjeuner.

— Si tu as faim, c'est que tu es tout à fait guéri. Je te répète qu'il faut te lever.

— Je ne veux pas...

— Alors, je vais aller chercher ton père, il saura bien te faire obéir.

Gustave poussa un grognement, mais fit mine de s'exécuter, ne voulant pas, après tout, qu'on examinât de trop près l'affaire de la veille. Pendant ce temps-là, sa mère alla prendre ses vêtements pour les lui apporter, et fut prise à la gorge par l'horrible odeur de tabac qu'ils exhalaient. Le jour se fit soudain dans son esprit.

— Gustave, lui dit-elle aussi sévèrement que le lui permettaient ses habitudes de douceur, je sais pourquoi tu as été malade : tu as fumé...

Gustave bondit, se croyant trahi par sa sœur, ce qui l'empêcha d'essayer de se réfugier dans la dénégation.

— C'est Lucie qui t'a dit ça?... Elle me le payera...

— Lucie ne m'a rien dit; mais ta tunique empeste le tabac...

Il ne voulut pas croire cette raison.

— Eh bien! continua-t-il exaspéré, puisque c'est ainsi... je te dirai à mon tour...

— Quoi donc?

— Ce qu'elle m'a fait, Lucie... C'est que tu ne sais pas comme j'ai été malade; j'ai cru que j'allais mourir.

— Gustave! fit Mme Carbonnel, tout attendrie à cette idée.

— Eh bien... Lucie n'a pas voulu me soigner.

— Gustave, ce que tu dis là est impossible.

— Ah! oui... elle m'a fait une tasse de thé... La belle affaire... Mais, après cela, elle m'a laissé seul... toute la nuit... sans plus s'inquiéter de moi que d'un chien, et quoique je lui demandasse, si

elle ne voulait pas rester avec moi, de me donner Mion... Et elle me moucharde par-dessus le marché! Ah! bien non... c'est trop fort cela... Oh! je sais bien pourquoi, va... c'est parce qu'elle a été furieuse que vous ne l'emmeniez pas... Alors, elle s'en est vengée sur moi... comme si ça avait été ma faute.

En ce moment, M. Carbonnel, qui était d'abord passé chez lui pour se débarrasser de ses accessoires de voyage, entra dans la chambre l'air très fâché.

— Je voudrais bien savoir, dit-il, qui s'est permis de toucher à mes armes?

Cette fois, Gustave ne songea pas à accuser Lucie de l'avoir dénoncé.

— C'était pour jouer à la chasse, dit-il, l'air un peu penaud.

— Ah! Et est-ce aussi pour jouer à la chasse qu'on a pillé mes cigares? Il y en avait encore plus d'une douzaine dans ma boîte, et je n'en ai retrouvé que deux. Ah! ah! mon gaillard, je comprends maintenant pourquoi tu as eu mal au cœur...

Il baissa la tête sous cette nouvelle preuve que les mauvaises actions se découvrent fort souvent sans que personne se charge de les dénoncer. Son

père le tança vertement, en le menaçant d'une punition exemplaire, mais sans rien spécifier, ce qui lui fit espérer que, cette fois comme beaucoup d'autres, tout se passerait en paroles. Au fond, d'ailleurs, M. Carbonnel n'était pas si fâché qu'il le paraissait.

— Il est si précoce, ce Gustave! pensait-il.

Quant à Mme Carbonnel, quoiqu'elle sût, par une fâcheuse expérience, que les dires de Gustave ne devaient pas toujours être crus comme paroles d'Évangile, elle n'avait pas laissé d'être un peu attristée de l'accusation portée par lui contre sa sœur. Était-il possible que Lucie, réellement un peu sacrifiée à son frère en cette circonstance, s'en fût vengée sur lui en le traitant avec cette dureté? Sans doute, cela ne lui ressemblait guère; mais la colère est quelquefois mauvaise conseillère... Lucie aurait-elle cédé à une inspiration de dépit? Elle voulut en avoir le cœur net. Le meilleur moyen était encore de s'adresser à Lucie elle-même. Elle savait bien que sa fille ne mentait jamais.

— Lucie, lui dit-elle, je ne veux pas te cacher que Gustave vient de me dire une chose qui, si elle était vraie, me ferait beaucoup de peine. Il prétend qui tu as été très dure pour lui, et que, malade

comme il était, tu t'es refusée à le soigner et à le laisser soigner par Mion. Je sais bien qu'il avait un peu mérité ce qui lui arrivait en faisant une chose qui lui est absolument défendue... Mais la punition était assez forte sans que tu l'aggravasses encore en lui refusant les soins que nécessitait son état.

Les personnes d'une nature très droite et très esclaves de leurs devoirs ont généralement une grande répugnance à se défendre contre certaines accusations. C'était le cas de Lucie, dont la fierté, très louable en une infinité de cas, allait quelquefois jusqu'à l'orgueil. A dire le vrai, c'était un peu là son défaut mignon, un défaut dont elle s'efforçait de se corriger à mesure des progrès de sa raison et dans lequel elle retomba dans cette circonstance. Il lui semblait que sa mère la connaissait assez pour la juger incapable d'une action aussi vilaine et aussi lâche que celle dont l'accusait son frère, et que, dès lors, il était au-dessous d'elle de s'en défendre. Elle ne songea pas, comme elle l'aurait dû faire, qu'en s'adressant à elle pour savoir la vérité, sa mère rendait à son caractère un hommage qui eût pu la consoler du reste, oubliant surtout que sa mère était sa mère et, en cette qualité, avait

ELLE FONDIT EN LARMES. (P. 103.)

droit à des égards particuliers et au sacrifice de certaines susceptibilités, si honorables fussent-elles. Au lieu donc de lui donner des explications qui l'eussent rassurée et consolée, elle se renferma dans un silence offensé, se bornant à répondre avec une légère aigreur qui n'était nullement dans son caractère et ses habitudes :

— Je n'ai pas à discuter les assertions de Gustave ni à me défendre contre ses accusations.

Et elle alla s'enfermer dans sa chambre où, donnant libre cours à l'amertume que les soupçons de sa mère avaient soulevée en elle, elle fondit en larmes.

Cette réponse n'était pas de nature à délivrer Mme Carbonnel du poids qu'elle avait sur le cœur et augmenta plutôt son chagrin. C'était la première fois que sa fille lui répondait de ce ton, alors qu'il lui eût suffi de la plus simple dénégation pour dissiper le léger nuage qui s'était élevé entre elles. Quant au fond de la question, elle n'en était pas plus avancée. Il lui répugnait de questionner Mion, d'en appeler au témoignage d'une servante pour ou contre une grande fille comme était Lucie. Heureusement la brave Mion parlait bien d'elle-même, et avec une faconde qu'il était plus difficile

de réprimer que de provoquer. Comme Mme Carbonnel était descendue à la buanderie pour voir comment marchait sa lessive, Mion ne fut pas longue à lui parler des incidents de la veille :

— Ah ! bonne sainte Vierge ! quelle journée nous avons passée ! Là, vrai, faudrait pas que ça recommence souvent comme ça ! Ce qu'il m'a fallu trimer pour remettre la maison en ordre, et encore heureusement qu'il y avait Mlle Lucie... Ah ! c'est une vraie bénédiction du bon Dieu qu'une fille comme ça ! Elle sait tout, elle s'entend à tout... Elle a soigné M. Gustave que bien sûr un médecin n'aurait pas mieux fait... Ah ! ça fera une fameuse ménagère ! Allez, madame, vous pourrez la marier quand vous voudrez : malgré son jeune âge, l'homme qui l'épousera ne sera pas attrapé.

— Oh ! pour ça, rien ne presse, dit Mme Carbonnel en souriant, heureuse de ce témoignage spontané qui lui venait si à propos.

— Et bonne... et brave... Car enfin, ce n'est pas pour dire... mais il n'est pas toujours gentil pour elle, M. Gustave !... Hier l'avait-il fait enrager !... Eh bien ! pas plus tôt qu'elle l'a vu malade, il n'y en a plus eu que pour lui, même qu'elle en a oublié de souper !... Et encore, la nuit, elle

s'est levée je ne sais combien de fois pour voir comment il allait... Elle ne me l'a pas dit, mais je l'ai bien entendu, parce que, comme je craignais qu'il n'ait besoin de moi, je n'ai dormi que d'un œil... Encore que ce n'était guère la peine, puisqu'il n'a fait qu'un somme jusqu'au matin.

Mme Carbonnel avait les larmes aux yeux. Comment, sur des paroles aussi peu dignes de foi que l'étaient celles de Gustave, avait-elle pu accuser sa fille, une fille qui lui avait déjà donné si souvent des preuves de cœur et de dévouement?... D'autre part, il lui semblait pourtant bien que Lucie n'avait pas très bien agi avec elle. Pourquoi cette susceptibilité, cette raideur? Avec des étrangers, à la bonne heure! Mais avec elle!... sa mère... Non, décidément c'était mal... elle voulut s'en expliquer de suite avec elle et alla la trouver.

— Lucie, lui dit-elle en entrant dans sa chambre, je t'ai soupçonnée à tort et je t'en demande pardon.

— Oh! maman, s'écria Lucie pour qui les excuses de sa mère étaient la plus dure leçon qu'elle pût recevoir, ne me parlez pas ainsi. C'est à moi de vous demander pardon, car c'est moi qui ai mal agi avec vous.

— Mettons donc que nous avons eu tort toutes les deux, moi d'avoir douté de toi, toi de t'être renfermée dans ta dignité. Mais souviens-toi bien d'une chose, mon enfant, c'est qu'on a beau être ou se croire dans son droit, il n'est rien qu'on ne doive sacrifier à la crainte de faire de la peine à ceux qu'on aime et qui vous aiment.

— Cela ne m'arrivera plus jamais, dit Lucie en embrassant tendrement sa mère.

Et, en effet, cela ne lui arriva plus jamais.

CHAPITRE VII

UN COUSIN.

Mme Carbonnel avait une sœur, restée veuve de bonne heure avec un fils unique qui, comme âge, se trouvait précisément tenir le milieu entre Lucie et Gustave. Mme Blondel, qui avait toutes les qualités de sa sœur, avec la fermeté de caractère en plus, élevait admirablement son fils. Le jeune René, à l'âge de seize ans, donnait les plus brillantes espérances et faisait en attendant le bonheur de sa

mère, qui l'aimait d'une tendresse forte et éclairée, sans aucune de ces exagérations à la mode du jour, ni de ces admirations aveugles où se complaisent tant de parents. Aussi était-il tout l'opposé de son cousin Gustave, appliqué dans ses études, non par de vains motifs d'émulation, mais par un sentiment très vif de la nécessité et de la dignité du travail; respectueux de la discipline, non par mollesse de caractère ou peur des punitions, mais par une disposition naturelle à la déférence envers ceux qui avaient sur lui la supériorité de l'âge et de l'expérience; rendu sérieux par la pensée des devoirs que la mort de son père lui imposait, mais en dehors de cela resté aussi jeune et aussi gai que le comportaient ses quinze ans. Aussi quand, pendant les vacances qui suivirent les premiers examens de Lucie, il vint avec sa mère passer un mois à Saint-Sernin, se trouva-t-il dès le premier jour en grande sympathie avec cette cousine qu'il n'avait pas vue depuis fort longtemps. Les deux sœurs, en effet, ne pouvaient se visiter souvent, l'une habitant le Midi, l'autre le nord de la France, et ni l'une ni l'autre n'ayant assez de fortune pour ne pas regarder à la dépense d'un aussi long voyage.

Lucie, qui s'attendait à voir arriver un gamin turbulent et tapageur, fut tout à fait enchantée de trouver dans ce cousin, qui lui ressemblait en plus d'un point, un compagnon et presque un ami. Il la quittait le moins qu'il pouvait, l'escortait dans ses promenades, lui faisant la lecture pendant qu'elle travaillait, jouant avec elle des morceaux à quatre mains; car Lucie avait encore trouvé le temps, au milieu de ses nombreuses occupations, d'acquérir un certain talent pour le piano; mais les conseils d'un véritable artiste lui avaient manqué pour devenir une bonne musicienne. René, mieux doué qu'elle sous ce rapport, hasarda d'abord quelques timides observations, que Lucie prit à merveille et dont elle se hâta de faire son profit, se déclarant très heureuse de recevoir d'aussi bonnes leçons. René, de son côté, était très heureux et très fier de son rôle de professeur vis-à-vis de cette jolie cousine, plus âgée que lui de deux ans et déjà une demoiselle, alors que lui n'était encore qu'un collégien. Les choses marchaient donc le mieux du monde entre eux.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Gustave, qui avait compté sur un camarade de jeux, et, en fait de leçons, n'attendait de lui que des leçons de

polissonnerie. Tant qu'il n'était question que de se livrer ensemble à des exercices de corps, de faire de la gymnastique, de monter à cheval, grâce à l'obligeance d'un voisin qui mettait à leur disposition deux bêtes assez ruinées pour pouvoir être confiées sans regret à des cavaliers aussi inexpérimentés, cela allait à merveille. Mais, dès qu'il s'agissait de grimper aux arbres pour dénicher des oiseaux, de jouer de méchants tours à la pauvre Mion, de se livrer enfin à toutes sortes de gamineries plus ou moins malfaisantes, René n'en était plus, et Gustave s'en allait furieux en disant :

— Ce n'est pas un garçon, c'est une fille déguisée en homme !

Le dernier terme de l'injure à ses yeux. M. Carbonnel, il faut bien le dire, n'était pas sans partager son opinion à cet égard. Était-ce jalousie paternelle à voir René si avancé dans ses études, beaucoup plus à coup sûr que ne le serait Gustave à son âge?... Était-ce l'idée assez répandue que turbulence est chez les garçons synonyme de force, et bonne tenue absence de virilité? Toujours est-il que René ne lui allait qu'à moitié, et qu'il ne laissait échapper aucune occasion de se moquer de lui. Et quand Mme Carbonnel à qui son neveu plaisait

au contraire beaucoup, essayait de le faire revenir de cette prévention :

— Laisse donc! lui disait-il, c'est une poupée, ce garçon-là! On voit bien qu'il a été élevé par sa mère. Ta sœur est très bien, très intelligente;

mais c'est une femme après tout, et les femmes ne s'entendent pas à faire des hommes.

Un après-midi que René et Lucie travaillaient au salon, lui s'essayant à reproduire à l'aquarelle une vue qu'il avait crayonnée la veille à la promenade, elle travaillant à un grand ouvrage de tapisserie, elle le pria de lui tenir un écheveau

de laine qu'elle avait à dévider. Il s'empressa d'accourir, heureux de lui rendre ce léger service. Comme il était à genoux devant elle, l'écheveau de laine tendu sur ses deux mains, M. Carbonnel vint à entrer :

— Hercule filant aux pieds d'Omphale, dit-il avec une légère ironie. Au fait, c'est vrai, tu dois faire de la tapisserie, mon garçon...

René devint très rouge; mais, quoiqu'il comprît très bien la pensée de son oncle, il se borna à répondre :

— Pourquoi cela, mon oncle?

— Dame! un garçon qui a été élevé sous les jupons de sa mère...

Ce fut au tour de Lucie de rougir. Elle trouvait vraiment que ce que disait son père n'était ni juste ni généreux.

— Mon oncle, répondit vivement René, qui avait sur le cœur plusieurs allusions du même genre et voulait en faire justice une fois pour toutes, ma mère ne m'a pas appris à faire de la tapisserie, mais elle m'a enseigné beaucoup de choses dont je m'efforce de faire mon profit et qui me vaudront, j'espère, votre approbation dans l'avenir.

— Bravo! bien riposté, fit M. Carbonnel qui

RENÉ GRIMPA A L'ARBRE. (P. 117.)

se piquait d'avoir un faible pour l'esprit, et à qui cette réponse inspira soudain une certaine considération pour son neveu. Tu m'as rivé mon clou, mais je l'avais mérité.

On ne saurait garder rancune aux gens qui reconnaissent aussi spontanément leurs torts. Aussi René, tout susceptible qu'il fût pour le compte de sa mère, fut-il complètement désarmé par cette bonhomie. Quant à M. Carbonnel, tout en s'en allant, il marmottait :

— Toujours, il n'est pas manchot de la langue, ce garçon-là... C'est au moins ça...

— Papa est un peu taquin, dit Lucie, pour achever d'arranger les choses; mais il est si bon... Il ne faut pas lui en vouloir.

— Je ne lui en veux pas du tout, répondit René en retournant à ses pinceaux. Et même je regrette de lui avoir répondu avec cette vivacité.

— Oh! je suis sûre qu'il n'y pense déjà plus.

Ce jour-là comme d'habitude, vers cinq heures, toute la famille partit pour la promenade, sauf M. Carbonnel dont c'était l'heure d'aller au cercle lire les journaux, Gustave en avant, courant et gambadant, Lucie et René causant ensemble et les deux mères fermant la marche.

Une forte averse ayant sensiblement rafraîchi la température, Mme Blondel avait jeté sur ses épaules un châle de tricot rouge, sans que personne eût songé au danger qu'il peut y avoir à arborer cette couleur en pleins champs. On allait, par de jolis sentiers, dans la campagne teintée de ces admirables colorations de l'automne qui lui prêtent un charme si saisissant, baignée d'une atmosphère limpide qui rapprochait les horizons et semblait mettre à portée de la main les plus hautes cimes pyrénéennes. C'étaient à chaque instant, surtout de la part de Mme Blondel et de son fils à la fois plus artistes et moins accoutumés que les autres à la vue de ces splendeurs, des exclamations d'admiration et d'enthousiasme.

Tout à coup, le bruit d'un galop pesant retentit derrière eux; tous se retournèrent à la fois et quatre cris partirent simultanément de quatre poitrines.

Un taureau, attiré par la vue du châle rouge, se précipitait vers le groupe des promeneurs, les cornes en avant et reniflant avec fureur. Plus prompt que l'éclair, René, qui seul n'avait pas bronché, arracha le châle des épaules de sa mère en criant aux trois femmes :

— Sauvez-vous!... Courez... courez... et ne craignez rien pour moi!...

Mme Blondel, effrayée du danger de son fils, voulait se précipiter vers lui; mais elle fut entraînée par sa sœur et sa nièce, pendant que Gustave, sans demander son reste, filait comme un trait du côté opposé du danger.

René, agitant le châle pour attirer le taureau sur ses traces, s'éloignait de toute la vitesse de ses jambes, faisant de brusques crochets au moment où l'animal furieux allait le rejoindre, et se dirigeant vers un énorme noyer dont les branches s'étendaient au-dessus d'un mur de jardin. Arrivé au pied de l'arbre, il se retourna et, par un mouvement plein d'habileté, jeta sur la tête du taureau le châle qui se tortilla autour de ses cornes, lui retombant sur les yeux, l'empêchant de voir et paralysant ses mouvements. René profita de ce moment de répit pour grimper à l'arbre, et, une fois hors de la portée de son ennemi, parvint, à l'aide d'une des maîtresses branches, jusqu'au-dessus du mur voisin, s'y laissa tomber à califourchon et sauta lestement de l'autre côté, pendant que la bête furieuse et débarrassée du tricot rouge qu'elle avait mis en lambeaux battait de ses cornes le

tronc du noyer à croire qu'elle allait le déraciner.

Mme Blondel, sa sœur et sa nièce, qui, palpitantes d'effroi, étaient restées immobiles à quelque distance, reprirent leur course, tournèrent l'enclos où René avait trouvé asile et l'y rejoignirent, un peu ému lui-même du danger qu'il venait de courir, mais plus encore de celui auquel avaient été exposées des personnes qui lui étaient si chères. Est-il besoin de dire les effusions qui suivirent entre les trois femmes et leur jeune sauveur, et le légitime orgueil que Mme Blondel éprouva du courage et du sang-froid déployés par son fils dans une circonstance aussi critique? On peut penser aussi avec quel empressement et dans quel sentiment d'affection admirative Mme Carbonnel, en racontant à son mari ce qui venait de se passer, fit ressortir la belle conduite de son neveu, qui donnait ainsi si complètement raison à la bonne opinion qu'elle avait toujours eue de lui.

— Ah! ah! te voilà bien contente, dit M. Carbonnel, avec ton fameux René. C'est égal, même en admettant que tu exagères un peu, c'est très bien ce qu'il a fait là, très bien en vérité... Je reconnais que j'avais été injuste pour lui. De l'esprit, du courage... Je suis décidément content

qu'il soit venu. Son exemple ne peut qu'être très bon pour Gustave.

Aussi, quand Gustave comptant, comme dans le passé, sur la complicité de son père, essaya de tourner en plaisanterie ce qui était arrivé et de couvrir la honte de sa retraite en diminuant la gravité du danger, et par conséquent le mérite de son cousin, son père le reprit très sérieusement, et il n'osa plus y revenir.

— Et maintenant, mon cher beau-frère, dit Mme Blondel en souriant malicieusement, je sais que vous m'accusez un peu d'avoir élevé René comme une jeune fille...

— Mais non... mais non!... dit M. Carbonnel, un peu confus au fond. Ce n'était pas sérieux. Nous autres du Midi, vous savez, nous aimons à plaisanter...

— Eh bien, continua Mme Blondel sans tenir compte de la dénégation, je vais vous prouver que je sais le traiter en homme quand il le faut. Je regretterais de l'avoir amené si près des Pyrénées sans lui permettre d'en voir quelques-uns des sites les plus célèbres... le cirque de Gavarnie, par exemple, et l'admirable vallée qui y mène. Mais je ne saurais l'accompagner... ma santé ne me

permet pas de voyager dans des conditions trop rudes et le faire dans des conditions d'une certaine largeur est trop cher pour ma modeste bourse. Eh bien! telle est ma confiance en lui que je l'autorise à faire seul cette excursion, moitié à pied, moitié par les voies les plus économiques, et le sac de touriste sur le dos; et même, si vous voulez lui confier Gustave et que Gustave promette de se laisser en tout diriger par lui, il l'emmènera très volontiers.

M. et Mme Carbonnel se récrièrent à cette proposition. Laisser deux garçons, dont l'un avait à peine seize ans et l'autre pas plus de quatorze, s'en aller seuls à travers un pays rempli de précipices, où mille dangers provoqueraient leurs imprudences, cela leur parut d'abord de la folie. Mais Gustave, qui avait eu vent de l'affaire, pria tant et si bien, fit de tels serments de sagesse, d'obéissance aveugle à son chef de file, que les parents finirent par céder, à la condition expresse, jurée par René, qu'à la moindre incartade de son cousin, il le ramènerait à Saint-Sernin par les voies rapides.

Mais rien de pareil ne se produisit. Gustave, qui n'était sot et méchant qu'à la surface, si l'on

ose s'exprimer ainsi, en dépit de ses railleries sur René, reconnaissait au fond la supériorité d'âge, de raison et de savoir de son cousin. En se voyant lancé dans l'inconnu sans autre protecteur que lui, il reconnut la nécessité d'obéir à sa direction et, s'en étant trouvé bien le premier jour, il continua les jours suivants. Les deux jeunes touristes, habillés de chauds vêtements de laine, portant chacun sur son dos un havre-sac qui contenait les objets de toilette indispensables et un peu de linge de rechange, la gourde et la lorgnette en sautoir, et, le bâton ferré à la main, se rendirent d'abord en chemin de fer à Tarbes.

De là ils gagnèrent successivement à pied, tantôt par la grande route, le plus souvent par des sentiers de montagne, Lourdes, Argelès, Luz, Saint-Sauveur, firent un crochet pour visiter Cauterets, puis revinrent sur leurs pas pour continuer à suivre l'admirable défilé au fond duquel le gave de Pau, tantôt roule doucement sur un lit de cailloux ses eaux limpides comme le cristal et bleues comme le ciel, tantôt mugit au milieu de roches de granit avec des échevèlements d'écume; puis, s'élevant de plus en plus, ils arrivèrent à cette région sauvage qu'on appelle le Chaos, où un des contreforts du Courmélie est venu se briser en un éboulis de rochers, et enfin au cirque de Gavarnie, célèbre dans le monde entier, magnifique amphithéâtre aux parois granitiques s'élevant à des hauteurs dont l'œil, d'en bas, a quelque peine à se rendre compte et le long desquelles tombent des cascades malheureusement un peu taries à cette époque de l'année, mais dont on peut se figurer l'effet magnifique au moment de la fonte des neiges, ou l'hiver quand elles se congèlent en longues stalactites pareilles à des colonnes de marbre.

Gustave était trop jeune et trop peu développé

pour avoir beaucoup le sens des beautés pittoresques. Mais cette vie au grand air, accidentée par les péripéties du voyage, cette excitation de la marche dans un pays inconnu, cette importance qu'il puisait dans son rôle d'excursionniste, avaient encore aidé à l'ascendant que son cousin exerçait sur lui pour le maintenir en belle humeur et en bonne conduite. Jamais il n'avait été aussi sage de sa vie, et jamais il n'eût cru que la sagesse coûtât si peu. Il est vrai qu'elle lui était singulièrement facilitée par le plaisir du voyage.

Quant à René qui, tout raisonnable qu'il fût, n'était encore guère plus qu'un enfant par l'âge, il puisait, dans l'importance de son rôle de mentor, un surcroît de raison qui ne lui était peut-être pas inutile dans une aussi grave occurrence. C'était bien ce à quoi, Mme Blondel avait pensé en lui adjoignant Gustave. Quelque confiance qu'elle eût en lui, elle eût probablement hésité à le laisser partir seul; elle se sentait tranquille dès qu'il avait charge d'âme, et elle comptait précisément sur le manque de raison de Gustave pour le forcer à en avoir pour deux.

Les vacances terminées, Mme Blondel et René retournèrent à Alençon, qu'ils habitaient, et cette

séparation fut un vrai chagrin pour ceux qui partaient comme pour ceux qui restaient, Lucie se remit au travail avec un redoublement d'ardeur; quant à Gustave, son père se décida à le placer au lycée de Toulouse pour y commencer les fortes études qui devaient le mener à l'École polytechnique, cédant en cela aux judicieuses observations de Mme Carbonnel, qui persistait à trouver Sainte-Barbe une pension beaucoup trop chère pour leurs ressources. Au fond, c'était aussi l'avis de M. Carbonnel, ce qui l'aida, pour cette fois, à faire acte de condescendance envers sa femme. Toutefois, ne voulant pas paraître céder tout à fait, il réserva l'avenir; mais Gustave n'avait que treize ans, et les années de mathématiques spéciales étaient encore loin.

CHAPITRE VIII

CATASTROPHE.

M. Carbonnel, cet homme de si belle prestance et d'apparence si robuste, était atteint d'une de ces maladies qui minent secrètement l'organisme, de telle façon que, lorsqu'on arrive à les constater, il

est trop tard pour les combattre efficacement : il était diabétique. Mais, si le diabète est difficilement guérissable, du moins peut-il être enrayé par les soins et le régime. Les soins ne manquaient pas à M. Carbonnel, en tout ce qui dépendait de sa femme et de sa fille; mais, pour le régime, il eût fallu qu'il y mît du sien, et c'est ce qu'on ne pouvait obtenir de lui. Il se fiait à la force de son tempérament, ne faisant que rire des conseils des médecins et des prières de sa famille. Dans le cours d'un hiver très rude, il prit une forte bronchite, accident qui, chez les diabétiques, amène souvent la phtisie, et c'est ce qui lui arriva. Une fois là, il n'y avait plus d'illusions à se faire et il ne s'en fit plus. En moins de rien, en effet, il fut à toute extrémité. La veille du jour qui devait être le dernier de sa vie, il fit venir auprès de lui Gustave qu'on avait rappelé en hâte de Toulouse. Il lui adressa les conseils les plus sages et les exhortations les plus pressantes, lui répétant à chaque instant qu'il allait devenir le chef de la famille et le protecteur de sa mère et de sa sœur... et qu'il devait se rendre digne de cet honneur et capable de remplir cette tâche par son travail et sa bonne conduite. Gustave, à ce moment, était sur le point d'atteindre

sa seizième année, et, si le rôle de chef de famille lui était attibué un peu prématurément, du moins était-il d'âge à comprendre ce que l'heure présente donnait de sacré aux exhortations paternelles. Il pleura beaucoup et très sincèrement, se jeta aux pieds de son père, le supplia de vivre pour les siens, l'adjura de lui pardonner tous les chagrins qu'il avait pu lui causer, lui faisant d'ailleurs pour l'avenir toutes les promesses imaginables, qu'elle que fût l'issue de la terrible maladie. Certes, à ce moment, il le pensait comme il le disait.

Le terme fatal était arrivé, et M. Carbonnel fut enlevé dans la force de l'âge à sa famille désolée. En dépit de quelques travers d'esprit et de quelques écarts d'imagination, il était le meilleur des hommes, père et mari excellent, et sa mort était pour les siens un deuil irréparable.

Mais, hélas! la vie est telle, que les préoccupations matérielles viennent souvent se joindre pour les aggraver encore aux plus grands chagrins de cœur. M. Carbonnel n'emportait pas seulement avec lui la joie et le bonheur du foyer, mais encore la fortune de la famille, dont les émoluments de sa place constituaient à peu près toutes les

ressources. Il ne restait à sa veuve et à ses enfants qu'un petit bien appartenant à Mme Carbonnel et donnant environ douze cents francs de revenu, ce qui, même dans un pays où la vie n'est pas coûteuse, est peu pour faire subsister trois personnes, dont un garçon de seize ans n'ayant pas encore terminé ses études. Aussi la question de l'avenir de Gustave se posa-t-elle aussitôt que le premier étourdissement de la douleur laissa quelque place à la réflexion. Non seulement il ne fallait plus songer à Sainte-Barbe, mais l'École polytechnique elle-même devenait un but bien difficile à poursuivre. c'était encore quatre années d'études pour un résultat fort incertain. Gustave, nonobstant ses dispositions plus ou moins sérieuses pour les mathématiques, n'avait aucun goût pour une carrière nécessitant des études aussi longues et aussi ardues. D'autre part, le coup qui lui avait été porté par la mort de son père le rendait pour l'instant plus maniable et plus docile aux avis de sa mère. Il fut donc convenu d'un commun accord qu'il ne retournerait au lycée que le temps nécessaire pour passer son baccalauréat, après quoi il reviendrait à Saint-Sernin, où, conformément aux intentions antérieures de son père, il entrerait comme clerc

dans l'étude de Me Combescure, un ami de la famille, qui lui laisserait tout le temps nécessaire pour travailler son droit, et à qui il ne serait peut-être pas impossible qu'il succédât un jour. Me Combescure n'avait précisément pas d'autre enfant qu'une fillette d'une dizaine d'années, qui pourrait fort bien apporter en dot à son mari l'étude paternelle; et pourquoi ce mari ne serait-il pas Gustave? un Gustave amendé, corrigé de ses défauts par les progrès de la raison et les épreuves de la vie. Sans avoir l'imaginaiton tout à fait aussi prompte que son regretté mari, Mme Carbonnel était du Midi après tout, elle aussi, et le rêve qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire lui souriait au travers de ses larmes.

Lucie, elle, ne disait rien, mais elle avait son idée. N'était-ce pas le moment d'utiliser les connaissances qu'elle avait acquises? Elle ne pouvait songer à faire concurrence aux dames Cazaubon, ces dignes institutrices à qui elle devait ce qu'elle était; mais elle pouvait peut-être s'en faire accepter comme auxiliaire. Après avoir longtemps tourné et retourné cette idée dans sa tête, elle se décida à aller s'en ouvrir à elles.

Aux premiers mots qu'elle prononça, ces dames

lui tendirent leurs bras d'un commun accord.

— Ma chère enfant, dit Mme Cazaubon, vous ne faites que nous prévenir, et notre intention était précisément de vous offrir ce que vous nous demandez. Je suis tout à fait vieille, et il me devient impossible de m'occuper de la classe; ma fille n'y peut suffire seule : quelle associée plus précieuse et plus agréable à notre cœur pourrions-nous prendre que vous? Car il est bien entendu que c'est comme associée et non comme aide que nous vous voulons. Vous partagerez avec nous le produit de la pension. En ce moment elle marche fort bien; seulement je ne veux pas vous cacher qu'un danger nous menace. Je sais de bonne source qu'une certaine dame Vannier, qui m'est dépeinte comme une personne passablement intrigante, songe à venir s'établir ici comme maîtresse de pension, et y importer je ne sais quelles méthodes nouvelles dont je n'ai pas grande opinion. Nous aurons à lutter : raison de plus pour que je me fasse remplacer par une personne jeune et active. Une fois ce mauvais pas franchi et vos preuves faites, nous nous retirerons et vous laisserons la maison, sans vous demander autre chose que de garder votre affection à vos vieilles amies.

Lucie, émue jusqu'aux larmes, se jeta dans les bras des excellentes femmes, et le pacte fut conclu dans une chaude et tendre étreinte.

Les belles dispositions dont Gustave avait fait preuve après la mort de son père ne devaient pas

tenir longtemps devant la légèreté de son caractère et son manque absolu de discipline morale. Tenu relativement en respect par la sévérité très relative aussi dont M. Carbonnel avait fait preuve envers lui dans certaines occasions graves, ses habitudes despotiques reprirent le dessus dès qu'il ne vit plus devant lui qu'une mère avec l'autorité de qui il ne s'était jamais habitué à compter. Certes,

il l'aimait, cette mère; mais d'une affection mêlée d'un certain dédain s'adressant à la prétendue infériorité du sexe d'abord, et ensuite, il faut bien le dire, à l'attitude infiniment trop effacée et trop humble qu'elle avait toujours gardée devant lui.

D'ailleurs, ce mot de chef de famille, souvent et imprudemment prononcé par son père dans leur dernier entretien, et dont il n'avait pas, au premier moment, saisi toutes les conséquences pratiques au point de vue de son omnipotence actuelle, lui revenait maintenant dans l'esprit à toute minute et à propos de tout. Chef de famille! La raison qu'un personnage investi de cette dignité fût enfermé dans les murs d'un collège et soumis à une discipline bonne pour des mineurs et des incapables! Quand un professeur lui infligeait une retenue ou un maître d'étude un pensum, il se tenait à quatre pour ne pas leur dire :

— Savez-vous à qui vous parlez? et est-il permis d'en agir de la sorte avec un chef de famille?

Cette idée acheva de lui rendre intolérable le séjour du lycée, que déjà il aimait fort peu. Le meilleur moyen d'en sortir eût été de travailler fort et ferme, afin d'être bien vite bachelier; et, de fait, il se résolut à passer ses examens à la plus pro-

chaine session, malgré les conseils de ses professeurs qui ne le regardaient pas comme suffisam-

ment préparé. Il échoua avec des boules noires sur toute la ligne. En annonçant la fâcheuse nouvelle à sa famille, il prétendit d'ailleurs que c'était la faute

de ses examinateurs, lesquels lui avaient posé, par malice sans doute, des questions tellement absurdes qu'il n'avait pas même daigné y répondre.

C'était au mois de juillet, et il ne voulut pas attendre les vacances pour revenir à Saint-Sernin. Une fois de retour, il déclara à sa mère que le régime de l'internat était décidément incompatible avec sa situation et son caractère ; qu'il ne pouvait travailler convenablement que comme un homme qu'il était, à ses heures et en pleine liberté; qu'en conséquence, il allait, à la rentrée, prendre une chambre en ville et suivre comme externe les cours du lycée. Outre que cette combinaison était plus coûteuse, Mme Carbonnel la trouvait fort peu sage. Elle ne pouvait sans effroi songer à abandonner à lui-même un garçon de moins de dix-huit ans dans une grande ville où les distractions sont nombreuses et les tentations fortes. Mais le pli était tellement pris chez elle de céder en toutes circonstances, Gustave se mettait dans de si furieuses colères quand elle faisait mine de lui résister, qu'elle fit comme elle avait fait toujours : elle céda, malgré les respectueuses observations de Lucie désolée, mais impuissante devant la faiblesse de sa mère.

Lucie essaya bien aussi de faire entendre raison

à Gustave ; mais il l'interrompit aux premiers mots et lui dit en lançant en l'air une bouffée de son cigare, car il était maintenant passé maître dans ce genre d'exercice :

— De quoi te mêles-tu, ma chère? Est-ce que les femmes entendent quelque chose à ces affaires-là? D'ailleurs, je te ferai remarquer que je suis le chef de la famille et que, comme tel, je n'ai d'observations à recevoir de personne ici...

— Pas même de ma mère?

— Ni de ma mère, ni à plus forte raison de toi...

— Écoute, Gustave, dit Lucie poussée à bout par cet excès d'outrecuidance... Entendons-nous un peu sur ce mot de chef de famille que tu as toujours à la bouche. .

— Oublies-tu, s'écria-t-il en l'interrompant de nouveau, que ce titre m'a été conféré par mon père mourant?

— Je n'oublie rien. Tout ce qui touche à la mémoire de notre père et surtout à ses dernières paroles est sacré pour moi... Mais tu interprètes mal celle-là... Sache bien qu'en les prononçant, il entendait moins t'investir d'un droit que t'imposer un devoir : celui de te rendre digne,

par ton travail et ta bonne conduite, de le remplacer un jour, non dans son autorité à laquelle tu ne saurais jamais prétendre, mais dans l'assistance que les plus forts d'une famille doivent aux plus faibles. Deviens un homme distingué et utile, et nous ne te marchanderons ni les égards dus à ta personne, ni la déférence due à tes conseils. Mais tu as encore du chemin à faire pour en arriver là. A l'heure qu'il est, tu n'es encore qu'une lourde charge pour notre mère.

Lucie aurait pu ajouter et pour moi; mais elle était trop fière pour parler d'elle.

— Que cette pensée t'inspire une modestie salutaire et te ramène à la docilité dont tu n'aurais jamais dû t'écarter vis-à-vis d'elle.

Ces paroles si fermes et si sensées irritèrent d'autant plus Gustave que, dans son for intérieur, il ne pouvait en méconnaître la justesse. Il ne trouva d'autre moyen de s'en venger qu'en redoublant d'impertinence.

— Mademoiselle prêche à merveille, fit-il en ricanant. On voit qu'elle sait sur le bout du doigt son métier de maîtresse d'école.

Lucie ne put s'empêcher de rougir à cette nouvelle insolence; mais elle dédaigna de la relever, et

IL L'INTERROMPIT AUX PREMIERS MOTS. (P. 135.)

Gustave, malgré tout, ne l'eut pas plus tôt lâchée qu'il s'en trouva quelque peu honteux.

— Tu sais, reprit-elle, que c'est un parti pris chez moi de ne répondre ni à tes sottises ni à tes impertinences quand elles n'atteignent que ma personne. Mais un mot encore : As-tu songé, en imposant un surcroît de dépense à notre mère, à quelles privations tu la condamnes? Tu connais sa situation et n'as-tu pas honte d'augmenter ses charges, alors que tu devrais, au contraire, faire tout au monde pour les alléger?

— Ceci est une raison, répondit Gustave.

Tout égoïste qu'il était, il ne pouvait rester complètement insensible à ce côté de la question.

— Mais ce n'est qu'une avance que ma mère me fera; je compte bien l'en dédommager quand j'aurai une position.

— Tu es encore loin de ce moment-là. Et avec quelles ressources veux-tu qu'elle vive si tout son revenu et le peu que je gagne moi-même passent à t'entretenir?

— C'est bien simple : elle n'a qu'à vendre quelques morceaux de terre. Cela ne diminuera pas beaucoup son revenu et me fournira le capital nécessaire pour achever mes études. Quant à toi,

si c'est cela qui t'inquiète, je t'en tiendrai compte dans l'avenir, sois tranquille.

— Ne t'occupe pas de moi, puisque je ne t'en parle pas, répondit Lucie. Tu te conduis en mauvais fils, Gustave. Ce n'est pas là ce que tu avais promis à notre pauvre père...

Gustave ne put s'empêcher d'être un peu troublé par ce reproche. Mais il se raidit contre lui-même, pensant qu'il devait à sa dignité d'homme de ne pas recevoir de leçon d'une femme, d'une sœur, fût-elle son aînée. Cependant il avait au fond pour elle une véritable affection et même une secrète considération. Il ne pouvait méconnaître ses qualités, ni oublier ses soins. Mais cette terrible habitude de rapporter tout à soi l'emportait chez lui sur tout autre sentiment et paralysait tous ses bons mouvements.

Il ne voulut donc rien céder de son programme ; les vacances finies, il retourna à Toulouse et s'y installa dans une chambre que lui louait une famille amie de la sienne à laquelle sa mère l'avait fortement recommandé.

Il formait d'ailleurs les meilleures résolutions pour l'avenir.

C'était jusqu'à présent le seul moyen qu'il eût

employé pour calmer sa conscience lorsqu'elle lui faisait quelque reproche, réparation à la portée d'une âme faible, commode pour qui a l'habitude de s'en contenter.

CHAPITRE IX

LA PENSION VANNIER

Pendant ces vacances, les craintes de Mme Cazaubon s'étaient réalisées. Mme Vannier, la personne dont elle redoutait la concurrence, était arrivée à Saint-Sernin et y avait loué une fort belle maison

entre cour et jardin. Elle y avait immédiatement mis une nuée d'ouvriers, abattant des cloisons, installant des appareils de gymnastique, couvrant une cour pour la transformer en une sorte de jardin d'hiver. Au-dessus de la grille d'entrée, un large panneau de bois fut hissé sur lequel étincelaient en grandes lettres d'or :

MADAME VANNIER

PENSIONNAT DE JEUNES DEMOISELLES

Et de chaque côté, dans des cartouches enjolivés d'arabesques, ces deux inscriptions en plus petit caractère :

LA SCIENCE SANS EFFORT.

LA MORALE SANS CONTRAINTE.

Tel était en effet le programme que prétendait réaliser cette dame, programme développé dans une brochure répandue à profusion par la ville et commençant ainsi :

« Il est temps enfin de sortir de ces vieilles méthodes pédagogiques, héritage d'une époque de barbarie, qui prennent l'enfant presque au berceau

pour lui faire un martyre de ces premières années de la vie qui ne devraient être qu'un long sourire. Je vous le demande à tous et à toutes, tendres pères, mères idolâtres, qui de vous n'a gémi des tortures infligées à ces êtres adorés au nom des prétendus besoins de l'instruction et de l'éducation? Non... Dieu, qui vous a donné ces chérubins pour être la joie de votre foyer, n'a pu vouloir que ces yeux si limpides et si doux soient rougis par les larmes, que ces joues blanches et roses soient pâlies par la fatigue et l'ennui, que ces membres délicats et charmants soient atrophiés par une immobilité contre nature, que cette gaieté et cette exubérance soient comprimées par une discipline inintelligente. Assez tôt, les dures réalités de la vie s'imposeront à eux dans leur inexorable sévérité. L'enfant a droit au bonheur : sous aucun prétexte, il n'est permis de le lui ravir.

« Cette réforme de l'éducation a été la grande pensée de ma vie, et j'ose dire que mes efforts ont été couronnés d'un plein succès. Armée de la double force de la théorie philosophique et de l'expérience pédagogique, j'ai créé de toutes pièces un nouveau sytème d'enseignement dont j'ai, toujours et partout, recueilli les plus heureux effets, et dont je crois de mon devoir de faire profiter une ville qui fut le berceau de ma famille.

« D'une part, par des méthodes progressivement adéquates au développement de leurs organes, leur rendre facilement assimilables tous les éléments du savoir humain, et leur rendre ainsi le travail aussi attrayant que n'importe quel jeu ; d'autre part, substituer au vil mobile de la crainte le sentiment de l'honneur, par conséquent renoncer à tous les moyens coercitifs dont le seul résultat est d'énerver les faibles et de révolter les forts ; telle est la double pensée dont je me suis inspirée et que je résume par cette synthèse dont j'ai fait la devise de ma maison : la science sans effort, la morale sans contrainte. »

On peut se figurer quelle impression produisit à Saint-Sernin un programme d'éducation répondant si bien au besoin général de gâterie qui

est une des maladies de notre époque. Qu'il y avait loin de cette éducatrice indulgente et sensible aux dames Cazaubon, personnes fort estimables sans doute, mais à qui l'on reprochait de se montrer un peu sévères; aussi loin que de ce style pompeux et fleuri, dont quelques expressions nuageuses redoublaient encore le prestige, au langage sensé et accessible à tous, mais infiniment plus simple, dont ces mêmes dames Cazaubon avaient accoutumé de se servir dans leurs rapports avec les parents de leurs élèves! Quelques esprits chagrins prétendaient bien, il est vrai, que ces mots : science sans efforts, — pourquoi pas sans travail? — hurlaient de se trouver ensemble; à plus forte raison : morale sans contrainte; la morale n'étant autre chose que l'obligation où nous sommes de réprimer les instincts grossiers, violents et égoïstes de notre nature, au nom de principes supérieurs. Mais on ne les écouta pas et Mme Vannier vit affluer chez elle les personnes les plus notables de la ville, au détriment de Mmes Cazaubon qui perdirent du coup les trois quarts de leurs élèves.

Mais ce fut surtout quand on eut vu Mme Vannier à l'œuvre que l'engouement général ne connut

plus de bornes. C'était à qui, des parents et des enfants, serait plus enthousiasmé de la nouvelle institutrice. Pour donner une idée de ses méthodes perfectionnées, voici la façon dont elle enseignait l'histoire.

Deux vastes pancartes étaient accrochées au mur, l'une pour l'histoire ancienne, l'autre pour l'histoire moderne, chacune partagée en vingt grandes divisions correspondant à autant de siècles, subdivisées elles-mêmes en cent compartiments correspondant à autant d'années. Dans chaque case était un dessin rappelant l'événement important de l'année : par exemple, la première croisade était figurée par un chameau, la découverte de l'Amérique par un Indien, la campagne d'Égypte par une pyramide. Quand on interrogeait une élève, par exemple, sur la découverte de l'Amérique, elle allait à la case de l'Indien, y lisait l'année et racontait tout ce qu'on lui avait appris sur cet événement. Grâce au goût des enfants pour les images et à leur sens de la figuration, elles arrivaient vite à une certaine habileté à ce genre d'exercice. Le malheur, c'est que, lorsqu'elles n'avaient plus la carte sous les yeux, toute cette belle science s'évanouissait. Ou bien si, à force de répéter les mêmes choses,

elles finissaient par se les rappeler, c'était sans grand profit pour leur instruction, la connaissance d'un certain nombre de faits isolés, sans lien entre eux, sans enchaînement logique, ne constituant en aucune façon la connaissance de l'histoire. Cette méthode portait le nom de *carré polo-*

nais, de la nationalité de son inventeur, et Mme Vannier se l'était appropriée en la modifiant à son usage. De même, elle enseignait la géographie avec des jeux de patience; et ainsi pour toutes choses, remplaçant tout effort de l'esprit par des artifices mnémoniques ou des exercices d'adresse qui ne laissaient dans le cerveau des enfants aucune empreinte durable.

On sait de quelle façon elle entendait faire régner la discipline chez elle. C'était cette fameuse

éducation par l'honneur, si fort prisée autrefois par le pauvre M. Carbonnel et à laquelle il avait dû renoncer pour Gustave. Sous prétexte que, la franchise étant la base de l'honneur, il serait dangereux de la mettre à de trop fortes épreuves, il était entendu que jamais une faute n'était punie, du moment qu'on ne cherchait pas à la dissimuler. La coupable en était quitte pour quelques paroles d'un blâme mitigé par l'espérance de la voir revenir à une meilleure conduite. Quant à celles qui avaient l'âme assez noire pour se refuser, à ce prix, le mérite de la franchise, elles étaient punies sans doute, mais avec douceur, par l'inscription de leur nom sur un tableau noir exposé dans les salles d'étude ou quelque autre peine d'un effet tout moral dont elles prenaient assez facilement leur parti.

Mais l'esprit des enfants est prompt à la déduction. Du moment que tout méfait avoué était impuni, ne serait-il pas tout aussi simple et peut-être plus profitable de s'accuser soi-même? La première fois que cela arriva, Mme Vannier fut émue jusqu'aux larmes. Oubliant la gravité de la faute pour ne voir, dans la spontanéité de l'aveu, que la sanction de sa méthode d'éducation, elle

serra la petite rusée dans ses bras, en la proposant pour exemple à la pension tout entière, et la renvoya avec une récompense digne d'une si belle action. Mais la pente était glissante. S'accuser d'une faute procurant le double avantage de la commettre et d'en tirer bénéfice, ce fut à qui ferait des sottises pour se donner le mérite de venir les avouer. La satisfaction de l'institutrice était au comble; sans doute, la discipline en souffrait bien un peu; mais quel résultat moral!... Ce dont elle ne se doutait pas, par exemple, c'est qu'on en venait, quand on avait quelque chose à obtenir d'elle, à s'accuser même de délits imaginaires; cela réussissait presque toujours.

Mais ce qu'elle avait encore inventé de mieux, c'était une certaine façon de distribuer les places à la suite des compositions. Elle doublait et même triplait chaque numéro d'ordre, c'est-à-dire qu'il y avait : numéro 1, numéro 1 *bis*, numéro 1 *ter*; numéro 2, numéro 2 *bis*, numéro 2 *ter*, et ainsi de suite jusqu'à extinction. Le résultat était qu'une petite fille, habituée à être la dernière de sa classe, arrivait à avoir, sur trente élèves, le numéro 10 *ter*. On le lui inscrivait sur une pancarte qu'elle emportait chez elle, 10 en gros chiffres, et *ter* en

lettres minuscules ; et les parents n'en revenaient pas d'étonnement et de satisfaction.

— Quels progrès fait cette enfant, disaient-ils. Voilà ce que c'est qu'une direction intelligente. Cela tient vraiment du prodige.

On ne parlait pas d'autre chose, même au cercle.

— Oui, disait-on. Telle est l'influence des nouvelles méthodes. C'est une application de la grande loi du progrès. Nos enfants sont bien heureux d'être nés à une époque où ils pourront sans peine arriver à tout.

— Ne m'en parlez pas, disait ironiquement un vieux monsieur appelé M. Benoît, antiquaire distingué, auteur de travaux intéressants sur la région et grand ami des dames Cazaubon. J'espère bien que les générations suivantes verront mieux encore... Il arrivera un temps où la terre produira sans culture, où les arbres sauvages donneront les fruits les plus délicieux et où le vin coulera, rouge et généreux, de vignes qui n'auront jamais connu la taille.

— Oh! vous... vous parlez pour vos amies, naturellement... De vieilles routinières imbues de tous les préjugés du passé...

ON NE PARLAIT PAS D'AUTRE CHOSE. (P. 152.)

— Le passé, comme toutes choses en ce monde, avait du bon et du mauvais... Il faut rejeter l'un et garder l'autre... Croyez-moi... Aujourd'hui comme autrefois, le travail et l'effort sont la grande loi de l'homme, et l'enfant ne saurait trop tôt en prendre le goût et l'habitude... A vouloir supprimer l'un et l'autre de la vie humaine, on n'arriverait qu'à l'amoindrir en mérite et en dignité, sans y ajouter en agrément.

On ne répondait rien pour ne pas contrarier M. Benoît, qu'on aimait beaucoup, et peut-être aussi parce qu'on n'avait pas de bonne réponse à lui faire. Mais on se disait à demi-voix :

— Il baisse, le pauvre homme... Comme il baisse... Il commence à radoter un peu...

Mme Cazaubon se désolait moins pour elle et pour sa fille que pour Lucie, à qui elle avait espéré laisser un établissement en pleine prospérité et qu'elle se trouvait avoir associée à leur mauvaise fortune. Mlle Cazaubon, personne d'un jugement très sain et d'un caractère très ferme, consolait sa mère de son mieux.

— Soyez tranquille, maman, lui disait-elle. Laissez aller les choses. Elles n'iront pas loin. Le charlatanisme finit bien vite par être percé à jour.

— Mlle Louise a raison, reprenait Lucie ; c'est un mauvais moment à passer. Pour moi, ce qui m'indigne le plus là-dedans, c'est l'ingratitude dont on fait preuve envers des personnes que toute la ville devrait entourer de considération et de respect.

— Cela, mon enfant, c'est la vie, répondait Mlle Louise. Il est bon, sans doute, de s'indigner du mal pour ne pas s'y laisser entraîner; mais il faut le pardonner à ceux qui le commettent. Il y a souvent, dans leur fait, bien plus de légèreté et d'ignorance que de méchanceté réelle.

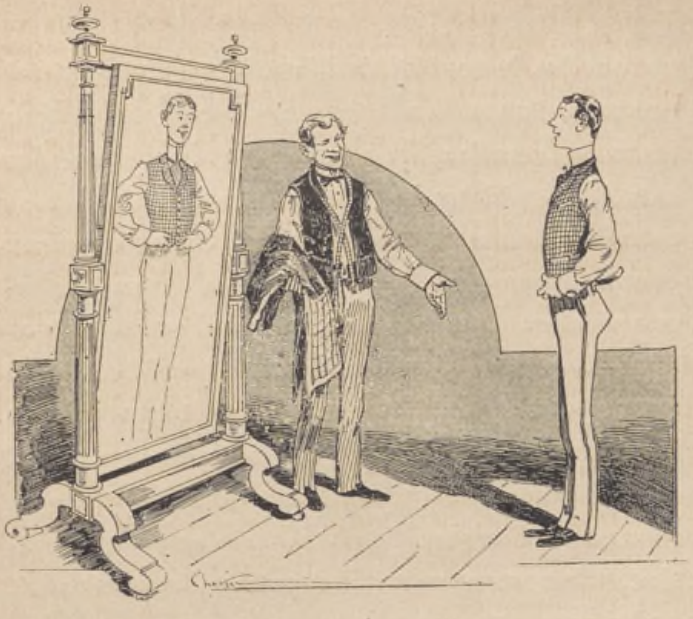
En attendant, l'année menaçait de se solder en déficit, les frais étant restés à peu près les mêmes, alors que le nombre d'élèves avait considérablement décru. Mmes Cazaubon pouvaient supporter cette perte, grâce à leurs économies et au petit héritage qu'elles avaient fait quelques années auparavant. Mais la pauvre Lucie, qui avait compté sur quelque bénéfice à partager en qualité d'associée, se voyait frustrée de ses espérances. Cela eût cependant été bien nécessaire pour combler le trou fait dans la modique fortune de sa mère par les dépenses toujours croissantes de Gustave. Non seulement le revenu y passait tout entier, mais Mme Carbonnel avait été en effet forcée de vendre quelques

parcelles de terre pour parfaire la somme que son fils regardait comme indispensable à son entretien.

Et avec cela, il fallait vivre ; si modestement que ce fût, ce ne pouvait être pour rien. Les deux femmes avaient pourtant réduit leurs dépenses au strict nécessaire. Elles avaient abandonné la jolie maison avec grand jardin, que la famille habitait du vivant de M. Carbonnel, pour s'installer dans une maisonnette composée, au rez-de-chaussée d'une salle à manger faisant salon et d'une cuisine; au premier, de trois petites chambres, dont l'une était réservée à Gustave, avec un grand galetas en dessus ; derrière, une petite cour. Grâce à un assez joli mobilier, débris des splendeurs d'autrefois, grâce aussi au goût et à l'entente déployés par Lucie dans l'agencement du modeste logis et à l'exquise propreté qu'elle y faisait régner, il avait encore un aspect agréable.

Ne pouvant plus se donner le luxe d'une servante, bien que l'excellente Mion, qui leur était très attachée, leur eût offert de demeurer chez elles à moitié prix, les deux femmes faisaient elles-mêmes leur ménage. Lucie, levée avant le jour, expédiait le plus pénible de la besogne avant de se rendre à la pension, où elle était retenue une partie

de la journée. Mme Carbonnel s'occupait à préparer leurs modestes repas. De temps en temps, on prenait une fille de journée pour les blanchissages et les gros nettoyages. Les vêtements et le linge étaient tenus en ordre par Mme Carbonnel, aidée de Lucie qui, à son retour de la pension, travaillait souvent jusqu'à onze heures du soir à quelque ouvrage de couture. Heureusement elle était d'une superbe santé, et cette vie si laborieuse ne la fatiguait pas outre mesure. Il n'en était pas de même pour Mme Carbonnel qui, minée par le chagrin et d'ailleurs d'une complexion fort délicate, dépérissait à vue d'œil. Lucie le voyait, s'en désolait, faisait tout pour épargner à sa mère une fatigue ou un ennui. Mais l'inexorable fatalité de la situation ne permettait pas à ses efforts de conjurer le mal autant qu'elle l'eût si passionnément souhaité.



CHAPITRE X.

ÉMANCIPÉ.

Pendant ce temps, maître Gustave faisait des siennes à Toulouse. Ses bonnes résolutions du commencement de l'année n'avaient pas tenu longtemps devant les dissipations de toutes sortes

auxquelles le conviait la liberté dont il jouissait si prématurément. Au bout d'un mois passé chez les amis de sa famille, s'y trouvant beaucoup plus surveillé qu'il ne lui convenait, il déclara à sa mère qu'il n'avait pas entendu changer prison contre prison et qu'il allait transporter son domicile ailleurs. Comme à ce moment il avait à peine dix-huit ans, c'est-à-dire était encore fort loin de sa majorité, Mme Carbonnel avait un moyen fort simple de le réduire à l'obéissance : c'était de lui couper les vivres, autrement dit de lui refuser de l'argent. Mais la faiblesse de caractère, progressant parallèlement à celle de sa santé, ne lui permettait pas de recourir à un moyen aussi énergique. Ayant cédé, elle céda encore, et Gustave alla s'installer dans une maison en grande partie habitée par des étudiants des facultés de droit et de médecine.

Je ne veux pas dire du mal des étudiants. Il en est de très sages et de très laborieux; mais il en est aussi qui sont tout le contraire. Pour le malheur de Gustave, c'étaient ces derniers qui dominaient parmi ses colocataires et ce fut précisément avec ceux-là qu'il se lia d'une étroite amitié. Plus âgés que lui de plusieurs années, ses nouveaux

amis ne pouvaient manquer de prendre sur lui une grande influence, et cette influence ne tarda pas à porter de tristes fruits. Le soir, revenu du lycée, il se laissait entraîner au café, au spectacle, à toutes sortes de parties de plaisir; parfois même on l'emmenait souper et on s'amusait à abuser de sa jeunesse pour le faire boire plus que de raison. Il rentrait chez lui à des heures invraisemblables, la tête alourdie, quelquefois pis que cela, à peu près gris. On peut penser s'il se réveillait le lendemain dans de bonnes dispositions pour travailler.

Et puis tout cela coûtait de l'argent, beaucoup d'argent. Gustave, à ses autres défauts, joignait une grande vanité; il entendait donc payer son écot et rendre invitation pour invitation. A dix-huit ans qu'il avait, il paraissait plus vieux que son âge, et la barbe commençant à lui pousser, il se trouvait ridicule dans ses habits de collégien qui empêchaient, pensait-il, de le prendre au sérieux. Il s'acheta donc des vêtements bourgeois,

pour aller faire le joli cœur avec ses amis, le dimanche, aux allées la Fayette, la promenade favorite de MM. les étudiants; et quoi qu'il ne se fût pas adressé, comme on pense, chez les meilleurs faiseurs, cela ne laissa pas de faire une large brèche à son modeste budget. Quand il n'osait pas demander d'argent à sa mère, il en empruntait à ses amis; mais comme, d'autre part, ses amis n'étaient pas beaucoup plus riches que lui, quand c'était à leur tour d'être à sec, ils venaient lui en demander, et si ce jour-là lui-même se trouvait en fonds, il n'osait leur en refuser. Et voilà comment, pendant que sa mère et sa sœur menaient une vie de privations, de fatigue et presque de misère, M. Gustave, ne se refusant la satisfaction d'aucun caprice, dissipait en sottises de toutes sortes le modeste avoir de la famille.

Inutile de dire que, pendant ce temps-là, il était à peine question de ses études et de son baccalauréat. Il se rendait assez régulièrement au lycée, faisait tant bien que mal le nécessaire de sa besogne, et remettait toujours à la veille des examens ce fameux coup de collier qui devait l'en faire sortir triomphant. Mais, attendant toujours trop tard pour s'y mettre, il

laissa passer deux sessions sans oser se présenter.

Cependant l'année s'avançait, et il ne pouvait retourner à Saint-Sernin sans avoir fait au moins une tentative pour réparer le temps perdu. Se fiant à sa bonne étoile, il se risqua à se présenter aux examens de juillet, où l'attendait, comme on peut le croire, un échec aussi complet que le précédent. N'ayant pas encore toute honte bue, il s'en revint chez lui assez penaud et se mit mélancoliquement à faire sa malle, avec l'intention de partir le soir même pour Saint-Sernin. Il se demandait comment il annoncerait là-bas la fâcheuse nouvelle, pensant un peu au chagrin de sa mère, beaucoup aux railleries de ses concitoyens. Mais il n'avait plus le sou et n'osait plus demander de nouveaux subsides pour cette année.

Il fut interrompu dans sa besogne et dans ses réflexions par l'arrivée de deux de ses amis qui n'étaient pas les meilleurs sujets de tous; un étudiant en droit de septième année et un jeune carabin qui ne figurait guère que nominativement aux cours de l'École de médecine; les deux aimables jeunes gens venaient le chercher pour aller manger une friture à Blagnac, un village au bord de la Garonne, très fréquenté par les étudiants. On

devait être très nombreux et le programme était de s'amuser à mort. Gustave, tout à l'émoi de son échec, commença par refuser, alléguant, avec raison d'ailleurs, que sa bourse était complètement vide et qu'il lui restait à peine de quoi retourner chez lui par les voies les plus économiques.

— Eh bien! Et nous donc... Crois-tu que nous roulions sur l'or?.. A cette époque de l'année, ce serait du plus mauvais goût... Mais bah! Il reste toujours bien dans la garde-robe quelque chose à gratter... A quoi bon, quand on retourne dans le sein de sa famille, se charger de bagages inutiles... L'étudiant qui va en vacances doit, comme le sage, porter tout sur soi... Les auteurs de nos jours se feront un plaisir et un devoir de nous remettre en état de figurer dignement aux yeux de nos concitoyens idolâtres... La famille n'a été inventée que pour ça...

Tout en tenant ce cynique langage, l'un de ces messieurs furetait dans les armoires et, n'y ayant rien trouvé, se mettait en devoir de fouiller dans la malle.

— Eh parbleu! voici l'affaire, fit l'autre, qui passait de son côté sa petite inspection et venait d'aviser, pendue à la cheminée, la montre de

EH! PARBLEU, VOICI L'AFFAIRE. (P. 164.)

Gustave, la montre de son père qui lui avait été donnée avec de grandes recommandations de ne s'en séparer jamais... Une montre en or... à répétition... Ah! le gaillard... Plus que ça de chic... Et il se prétend ruiné... Allons, porte-moi ça vivement chez un horloger... Cette toquante représente une somme incommensurable de jouissances sardanapalesques...

— Non, répondit Gustave... C'est impossible... Je ne puis vendre cette montre...

Il allait ajouter : elle me vient de mon père... une mauvaise honte le retint. Il craignait de faire preuve de respect filial devant ces deux gouailleurs qui ne respectaient rien.

— En vérité, ricana l'autre... Cette montre rappelle sans doute un souvenir à monsieur... Monsieur est bien sentimental aujourd'hui... Il oublie sans doute qu'il me doit deux louis que j'ai eu l'honneur de lui prêter le mois dernier et qui feraient aussi bien dans mon gousset que cette montre dans le sien. Donc, en ma qualité de créancier, je me saisis de l'objet et vais de ce pas l'échanger contre un certain nombre de bons écus sonnants et trébuchants. Qui m'aime me suive...

C'est en vain que Gustave essaya de protester.

Il avait laissé ces mauvais sujets prendre pied chez lui et il n'était plus le maître de se soustraire à leur détestable influence. Il les suivit tête basse, se faisant intérieurement de grands reproches de sa lâcheté, mais essayant de faire bon visage pour ne pas s'exposer à leurs lazzi. L'horloger donna honnêtement quatre-vingts francs d'une montre qui en valait deux cents. L'ami se remboursa de ses avances et garda les deux louis restant, en sa qualité de dépositaire de la cagnotte qui devait faire les frais de la fête du soir. Gustave hasarda timidement qu'on n'avait sans doute pas l'intention de dîner à quarante francs par tête...

— As-tu peur qu'on ne te vole? lui dit son ami en le toisant dédaigneusement. Sois tranquille... on te tiendra compte de la différence... Seulement écoute bien, mon petit... En t'acceptant comme camarade malgré ton jeune âge, nous t'avons cru digne d'être des nôtres... Tâche de reconnaître cet honneur si tu ne veux pas qu'on te renvoie à tes pensums...

Gustave rougit, mais n'osa répliquer. Son écot se trouvant ainsi payé d'avance, il pensa qu'il valait autant en profiter et remit en conséquence son départ au lendemain. Il se promettait que ce jour

serait son dernier jour de folie et que la rentrée des classes serait pour lui le signal d'une réhabilitation éclatante. Une fois sa conscience réconfortée par ces belles résolutions, il s'abandonna tout en-

tier à l'heure présente, dîna de fort bon appétit, but, chanta, se monta et fit à lui tout seul plus de bruit que tous les autres.

On était alors au mois de juillet 1870, date éternellement néfaste dans notre histoire; la guerre venait d'être déclarée à la Prusse. La présomption française, que beaucoup de gens confondent trop

volontiers avec le patriotisme, se donnait le facile mérite d'un héroïsme platonique en se grisant par avance de succès imaginaires.

Il eût été difficile de demander à une réunion de jeunes gens plus de sagesse que n'en avaient montré sur ce point des assemblées autrement considérables par l'âge et la dignité. Ce fut un concert de forfanteries, de clameurs, de chants patriotiques qui tournèrent en vociférations à mesure que le repas lui-même prenait le caractère d'une orgie. Quand on eut assez crié : Vive la France! A bas la Prusse! Mort aux Allemands! Au Rhin... A Berlin... On éprouva le besoin d'en venir aux voies de fait et, n'ayant pas sous la main de Prussiens à massacrer, on se mit à briser la vaisselle de l'établissement. Tout le mobilier y aurait passé si le patron, peu rassuré sur la solvabilité de ses clients, n'était accouru et, aidé de ses garçons, n'était parvenu à arrêter ces forcenés dans leur fureur de destruction.

L'addition, déjà fort respectable, s'enfla naturellement des dégâts commis et les ressources réunies de toute la bande n'auraient pas suffi à la solder si les quarante francs de Gustave ne se fussent trouvés à point pour combler le déficit,

Gustave ne songea pas à réclamer, vu qu'il était complètement gris et avait perdu toute conscience de ce qui se passait autour de lui. Il rentra chez lui, à peu près porté par deux camarades un peu moins ivres, et se retrouva le lendemain matin dans

son lit, sans savoir comment ni par qui il y avait été mis.

Quand il s'éveilla, il chercha machinalement sa montre pour regarder l'heure; alors le souvenir de ses sottises de la veille lui revint et lui causa de nouveau quelque chose qui ressemblait à un remords.

Mais le mal était fait. Il se leva, acheva rapide-

ment sa malle et arriva à temps au chemin de fer pour prendre le train du matin. A sept heures du soir il arrivait à Saint-Sernin, où il n'était pas attendu.

CHAPITRE XI.

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

Il se dirigea vers la maison de sa mère et, ayant trouvé la porte simplement fermée au loquet, il entra sans sonner et pénétra dans la salle à manger au moment où Mme Carbonnel et Lucie se mettaient à table pour leur repas du soir. Bien qu'il fît déjà assez noir, elles étaient sans lumière par économie. Aussitôt leurs premiers embrassements

échangés, Lucie alla chercher une petite lampe à pétrole qu'elle plaça au milieu de la table et qui éclaira leur maigre souper. Un reste de farci, mets du pays consistant en un hachis où domine la mie de pain, enveloppé dans des feuilles de chou, une miche posée dans une corbeille en osier, une carafe d'eau, et devant Mme Carbonnel une côtelette et une bouteille où se trouvaient à peu près deux doitgs de vin, en faisaient tous les frais. Lucie exigeait en effet que sa mère mangeât un peu de viande et bût un peu de vin matin et soir, prétendant n'en avoir pas besoin pour elle-même.

— Pourquoi donc ne pas nous avoir averties de ton retour ? demanda Mme Carbonnel à son fils. On t'aurait préparé à souper...

On t'aurait préparé à souper! La pauvre mère disait cela sans qu'aucune pensée de reproche eût effleuré son esprit. Et cependant quel reproche plus amer que celui contenu dans ces simples mots! N'était-ce pas dire que pour elles, si elles soupaient, c'était en vérité si peu ou si mal que cela ne comptait pas? Ce fut bien ainsi que le comprit Gustave ; en jetant les yeux sur la pauvre chère devenue l'ordinaire de la maison, il ne put s'empêcher de se reporter à son orgie bête de la veille,

où il avait stupidement dépensé en un seul repas plus peut-être que sa mère et sa sœur n'en dépensaient pour elles deux en un mois; et cela par sa faute, parce que ses folles prodigalités devaient nécessairement avoir pour contre-partie des économies sordides imposées à sa famille.

Un horrible sentiment de confusion lui remplit le cœur et, pour la première fois, l'aiguillon d'un vrai remords pénétra au plus profond de sa conscience. Sa honte augmenta encore quand sa mère, fidèle à des habitudes invétérées de gâterie, voulut lui passer la côtelette préparée pour elle.

— Maman, vous n'y pensez pas, fit Lucie. Vous savez que la viande vous est expressément recommandée.

— Mais Gustave a voyagé... Il doit avoir faim... Moi, le plaisir de le voir, cela m'a coupé l'appétit.

— Gustave attendra un moment. Il y a des œufs dans la maison et la boutique du charcutier ne doit pas être fermée. Je vole et reviens...

— Non, non, dit Gustave, ne te dérange pas, Lucie... Je partagerai avec toi le farci... Tu sais que c'était autrefois un de mes mets favoris... Cela me fera plaisir d'en manger...

— C'est qu'il ne vaut pas ceux que nous man-

gions jadis, dit Lucie en souriant un peu tristement. Il est fait à l'économie, je t'en préviens...

— Tu sais, Gustave, dit la mère comme voulant encore s'excuser de sa gêne devant celui qui en était la cause, deux femmes seules... Nous ne sommes pas difficiles...

— N'importe, dit Gustave, puisque vous le mangez, j'en puis bien manger aussi...

Jamais paroles aussi modestes n'étaient sorties de sa bouche. Lucie le regarda étonnée et sa mère en fut tout attendrie.

— Eh bien... et ces examens? demanda au bout d'un moment Mme Carbonnel avec quelque hésitation...

Puisque Gustave n'en parlait pas, c'est qu'il n'avait sans doute rien de bon à en dire.

En effet Gustave baissa la tête.

— Que veux-tu ! je n'ai pas de chance...

N'osant une fois de plus accuser les examinateurs, il ne pouvait encore prendre sur lui de s'accuser lui-même.

— Celui qui passait avant moi n'a eu que des questions que je savais sur le bout du doigt. Et justement je suis tombé sur celles où je suis le moins fort...

TU TRAVAILLES ENCORE A CETTE HEURE ? (Page 180).

Mme Carbonnel ne put retenir quelques larmes qui glissèrent lentement sur ses joues amaigries.

— Nous ne sommes pas heureux, murmura-t-elle. Encore une année de sacrifices et de privations...

— Seulement trois mois, reprit Gustave avec feu; je compte travailler pendant les vacances et je te promets que je serai reçu au mois de novembre.

Il ne le croyait pas tant qu'il le disait. Cependant cette lueur d'espérance suffit à ramener un sourire sur les lèvres de Mme Carbonnel, toujours prompte à pardonner à son enfant gâté.

Lucie était allée chercher au fond d'une armoire un rayon de beau miel doré qu'elle posa sur la table, à côté d'une corbeille de superbes pêches apportées à la pension par une élève et que les dames Cazaubon avaient partagées avec leur jeune amie. Elle mit également sur la table une bouteille d'un vin cacheté, cadeau du père d'une autre élève, et l'on but au retour de l'enfant prodigue, bien qu'il n'eût encore donné aucune preuve bien efficace de son repentir.

Le repas s'acheva moins tristement qu'il n'avait commencé. Quand on eut fini, Lucie

desservit en un tour de main, puis monta pour aller préparer la chambre de son frère. Au bout d'un instant, elle vint annoncer au voyageur que tout était disposé pour son coucher. Gustave, fatigué de ses excès de l'autre nuit, beaucoup plus encore que de son voyage, ne se le fit pas dire deux fois. Il monta dans sa chambre, accompagné de sa mère qui, devant Lucie, n'osait pas trop se livrer à des effusions que, dans le cas présent surtout, elle reconnaissait elle-même être un acte de faiblesse. Quand elle l'eut quitté, il se rappela qu'il avait laissé en bas un livre dont il voulait lire quelques pages avant de s'endormir et il redescendit pour le chercher. Il trouva Lucie installée dans la salle à manger, une grande corbeille de linge à raccommoder placée devant elle, et tirant activement l'aiguille.

— Comment! dit-il, tu travailles encore à cette heure?

— Comme tu vois, répondit Lucie un peu froidement, car, en l'absence de sa mère, elle se croyait moins obligée de dissimuler le mécontentement que lui causait la conduite de son frère.

— Et tu travailles ainsi tous les soirs?

— Tous les soirs.

— Tu te lèves tard, alors?

— Oui, très tard... vers les cinq heures du matin.

Gustave ne put s'empêcher de se reporter au triste emploi qu'il faisait généralement de ses soirées, soirées suivies d'interminables flâneries dans son lit, le matin, toutes les fois qu'il n'était pas talonné par l'heure du lycée. Il fut sur le point de s'approcher de sa sœur et de lui faire, avec une amende honorable pour sa vie passée, de solennelles promesses de retour au devoir pour l'avenir. Mais des habitudes enracinées d'orgueil et d'infatuation ne cèdent pas ainsi devant les premières sommations de la conscience. Il en resta donc sur son bon mouvement, remonta dans sa chambre, se coucha et, malgré sa fatigue, eut quelque peine à s'endormir.

Après une nuit assez agitée, il se réveilla la tête très lourde et fort mal en point. Il se leva, pensant que le grand air dissiperait son malaise. Mais il ne fut pas plus tôt descendu qu'il eut comme un éblouissement et dut remonter pour se remettre au lit. Une fièvre violente ne tarda pas à se déclarer et le médecin, appelé, déclara qu'il craignait la petite vérole, maladie qui, dans cette funeste an-

née 1870, régnait à l'état d'épidémie dans plusieurs parties de la France.

La première pensée de Mme Carbonnel fut d'éloigner Lucie pour la soustraire à la contagion.

— Oh! maman, s'écria Lucie, quelle opinion avez-vous donc de moi? et pouvez-vous penser que je fuirais devant un danger en vous y laissant exposée?...

— Je sais, mon enfant, que tu n'as jamais reculé devant aucun devoir. Mais ici, c'est plus qu'une question de vie et de mort. Songe aux terribles

conséquences de cette maladie. On peut en réchapper, mais il est bien rare qu'on n'en reste pas défiguré... les femmes surtout, dont les traits sont plus délicats et plus faciles à déformer. Je serais inconsolable de te voir devenir un objet d'horreur ou de pitié...

— Chère maman, je n'irai pas jusqu'à dire que cela me serait indifférent. Non, quelque médiocre que soit ma figure, j'aime autant, à coup sûr, la conserver telle qu'elle est. Mais préserver quelque agrément physique au prix d'une laideur morale, je ne le voudrais pour rien au monde et vous ne le voudriez pas vous-même. Ma place est auprès de Gustave et, pour le reste, ce sera à la volonté de Dieu.

CHAPITRE XII

GRANDE RÉSOLUTION

La maladie de Gustave, sans être assez grave pour mettre sérieusement sa vie en péril, le fut assez pour nécessiter des soins très pénibles et très

assidus. Lucie ne le quitta ni jour ni nuit. Devant le danger et les souffrances de son frère, son ancienne affection pour lui, un peu ébranlée par les trop rudes épreuves auxquelles il l'avait mise, s'était réveillée tout entière, et elle le soigna avec toute la tendresse et toute la sollicitude imaginables.

Mais, hélas! son dévouement devait lui coûter cher. Gustave commençait à peine à entrer en convalescence que les symptômes de la terrible maladie se manifestèrent chez elle. En un rien de temps, le mal prit un caractère des plus alarmants. La petite vérole de Gustave avait été relativement bénigne; celle de Lucie fut de l'espèce la plus pernicieuse. Il faut bien dire que, malgré sa jeunesse et sa vigueur native, la pauvre enfant n'était pas sans avoir souffert de la vie de fatigue et de privations qu'elle menait depuis la mort de son père. Sa santé, naguère si superbe, s'y était affaiblie, et la maladie ne trouvait plus en elle la force de résistance qu'elle y eût rencontrée autrefois.

Pendant plusieurs jours on désespéra de sa vie. Sa mère la soignait de moitié avec l'excellente Mlle Cazaubon. Quand Gustave, à qui, par égard pour son état de faiblesse, on avait d'abord dissimulé

une partie de la vérité, comprit, aux visages consternés des personnes de la maison, le danger couru par sa sœur, il fut pris d'un véritable désespoir. Lucie mourante, victime de son dévouement pour lui qui avait à se reprocher des torts si graves

vis-à-vis d'elle, ses méchancetés d'enfant, ses impertinences de jeune homme, l'égoïsme avec lequel il l'avait toujours sacrifiée à ses fantaisies et à ses convenances... Devant ce lit de mort, une lumière se faisait tout à coup dans son esprit, éclairant d'un jour nouveau toutes les qualités de cette sœur qu'il avait si longtemps dédaignée du haut de sa prétendue supériorité masculine, encore

qu'il ne laissât pas de l'aimer au fond du cœur. Quel déchirement! Quel remords!...

C'est qu'en effet, malgré tous ses torts de caractère et de conduite, Gustave, je l'ai déjà dit, n'était point en réalité foncièrement mauvais. La nature l'avait même plutôt fait bon et affectueux. L'importance que, dès son âge le plus tendre, on avait accordée dans la famille à sa petite personne lui avait donné cette naïveté d'égoïsme qui oublie de la meilleure foi du monde de compter avec autrui. L'habitude de voir tout céder devant ses moindres caprices avait développé sa volonté dans le sens de la tyrannie. De cela, il n'était pas absolument responsable. A mesure, il est vrai, que la raison lui venait, il eût dû et pu réagir contre les funestes effets de la tendresse aveugle de ses parents. Mais certaines pentes sont difficiles à remonter. Il y faut un effort qui se produit rarement dans le train ordinaire de la vie, mais que peut en revanche provoquer quelque choc violent, une de ces catastrophes dont, hélas! la destinée n'est que trop prodigue. Telle avait été la mort si prématurée et si cruelle de son père. Il était trop jeune alors, trop léger, et l'impression produite sur lui par ce malheur avait été trop passagère pour ser-

vir à son amendement. Il avait maintenant quatre ans de plus. L'enfant était devenu jeune homme et plus en état de profiter de cette nouvelle et dure leçon.

Seul, à côté du lit de Lucie qui ne le voyait ni ne l'entendait, il faisait en effet de longs et sérieux retours sur lui-même. Il se livra à un sévère examen de sa vie passée et la jugea ce qu'elle avait été en réalité, vide de tout mérite, de tout effort, inutile à lui-même et souvent malfaisante aux autres. Il reconnut que le travail, le dévouement, l'accomplissement du devoir sous toutes les formes, constituent seuls la valeur de l'être humain, et que, dans cette forme, elle n'est le privilège d'aucun sexe; que celui-là, homme ou femme, est élevé au plus haut degré de dignité qui remplit le mieux les devoirs de sa condition. Il comprit, en outre, que le courage moral ne le cède en rien à l'autre, que la chambre d'un malade est aussi un champ de bataille, offrant les mêmes dangers et commandant les mêmes héroïsmes. La seule différence est que sur l'un on lutte pour donner la mort, et sur l'autre pour conserver la vie.

De toutes ces réflexions, se dégagea pour lui la nécessité de commencer enfin une vie nouvelle. Le

temps des résolutions platoniques était passé. Il allait avoir vingt ans et devait songer à devenir un homme utile à sa mère, à sa famille et à la société. Mais que faire? Il ne savait rien, n'était bon à rien; il sentait fort bien que trois mois d'études seraient insuffisants pour lui permettre de conquérir son grade de bachelier, et il était résolu à ne pas imposer de nouveaux sacrifices à sa famille. Soudain un jour se fit dans son esprit. La guerre maintenant engagée menaçait d'être autre chose que la marche triomphale sur laquelle on avait compté d'abord. De mauvaises nouvelles circulaient; les premiers combats n'avaient pas été à l'avantage des Français. Toutefois rien ne paraissait perdu encore. Mais la lutte pouvait être longue. Dégrisée par ses premiers revers, la jeunesse française commençait à revenir à de plus saines notions de patriotisme, et de nombreux enrôlements étaient signalés sur tous les points de la France. Gustave se demanda pourquoi il ne s'engagerait pas, lui aussi, comme tant d'autres qui n'étaient pourtant pas acculés aux mêmes extrémités. Quel meilleur emploi pouvait-il faire de lui-même et quelle meilleure occcasion trouverait-il jamais de se réhabiliter? Il en savait toujours assez pour faire un

soldat et, plus tard, la guerre finie, il lui serait loisible, tout en poursuivant sa carrière, de reprendre ses études interrompues et de se perfectionner dans ces connaissances générales nécessaires à la pratique intelligente de n'importe quel métier.

Cependant, malgré ses hautes prétentions masculines, Gustave n'avait jamais été un foudre de courage. Tandis que sa raison lui montrait la voie à suivre, une certaine appréhension des souffrances à y endurer et des dangers à y courir le retenait encore indécis et troublé. Il mettait, il est vrai, ce mouvement peu avouable sur le compte des inquiétudes qu'éprouverait sa mère, voire de l'opposition qu'elle ferait à ses projets. Singulière raison à coup sûr, alors que, toute sa vie, il lui avait résisté dans ce qu'elle lui commandait de juste et ne s'était jamais appliqué à lui épargner aucun chagrin. Aussi ne s'en paya-t-il pas longtemps et resta-t-il un peu honteux de lui-même, mesurant tristement le chemin qu'il avait encore à faire pour devenir l'homme qu'il souhaitait d'être.

C'était la quatrième nuit que Lucie, en proie à une fièvre intense, se débattait entre la vie et la mort. Le délire s'était emparé d'elle; sa malheu-

reuse mère, éperdue de douleur, l'appelait des noms les plus tendres, la suppliant de revenir à elle et de ne pas l'abandonner. Gustave était là, le cœur brisé par le spectacle de cette agonie.

— Gustave, lui dit tout à coup sa mère, il n'y a plus d'espoir qu'en Dieu. Prie-le avec moi, mon enfant. Peut-être aura-t-il pitié de nous.

Gustave se piquait d'être revenu non seulement des pratiques religieuses de son enfance, mais encore de toute croyance pouvant le faire passer pour un esprit faible à ses propres yeux et surtout à ceux de ses amis. Mais il était trop jeune encore pour être endurci dans ce scepticisme désespérant qui accepte le mal comme une fatalité humaine contre laquelle il n'y a de recours ni ici-bas ni plus haut. Tout respect humain, tout parti pris d'incrédulité cédèrent devant la poignante solennité de l'heure. Il se jeta à genoux auprès du lit de sa sœur et, pendant que sa mère, les bras désespérément levés vers le ciel, récitait tout haut une ardente prière, emporté de son côté par un élan invincible, il fit, dans son cœur et devant Dieu, le serment de donner sa vie pour la patrie en échange de celle de la chère mourante. A cette heure, il lui sembla bien réellement qu'un homme

IL N'Y A PLUS D'ESPOIR QU'EN DIEU. (P. 192.)

nouveau venait de s'éveiller en lui, et il sentit une force inconnue le pénétrer et le soulever au-dessus de lui-même.

Comme si Dieu eût écouté cette prière et accepté cette promesse, à partir de ce moment la fièvre commença à diminuer; peu à peu le délire tomba, la malade put goûter quelques instants de repos et, à son réveil, le danger était, sinon complètement passé, du moins considérablement diminué. A partir de ce moment, le mieux s'accentua de plus en plus et, au bout de quelques jours, le médecin put annoncer qu'il ne craignait plus rien pour elle.

— Ah! docteur, docteur! s'écria Mme Carbonnel qui, dans l'excès de sa joie lui eût baisé les mains s'il s'était laissé faire, après Dieu, c'est à vous que je la dois. Puisse-t-il vous rendre tout le bonheur que vous me donnez en ce moment!...

— De plus, ajouta le bon docteur, un vieil ami de la famille, que Lucie soit bien sage, qu'elle obéisse bien à mes recommandations, et je crois pouvoir vous affirmer que ce joli visage ne gardera aucune trace sensible de cette vilaine maladie.

— Ah! reprit Mme Carbonnel, elle m'est rendue, c'est tout ce que je demande. Après les angoisses par lesquelles je viens de passer le reste

est bien peu de chose et je vous jure que je n'y pensais pas...

— Oui... Mais vous y auriez pensé, dit-il en souriant. Et maintenant que vous voilà rassurée sur tous les points, tâchez de vous reposer, et de vous soigner, si vous ne voulez pas tomber malade à votre tour. C'est à toi que je la recommande, continua-t-il, en se tournant vers Gustave. Elle a toujours fait ce que tu as voulu. Tâche, cette fois, de la faire obéir pour le bon motif.

Le docteur avait vu naître et grandir Gustave; il le connaissait à fond et le tenait, il faut le dire, en médiocre estime.

— Oh! docteur, reprit vivement Mme Carbonnel, il n'a pas attendu vos recommandations. Si je l'avais écouté, il aurait soigné sa sœur tout seul.

— Hum! grommela le docteur, il lui devait bien cela.

— Mais était-ce possible? Faible comme il l'était encore.

— Faible! faible! Il est maintenant le plus fort de nous tous... Il serait en état de partir pour la guerre.

— Heureusement, s'écria vivement Mme Carbonnel dans son naïf égoïsme maternel, que,

comme fils de veuve, il est exempté du service...

Puis, tout à coup, faisant un retour sur elle-même, elle ajouta tristement :

— Hélas! qui m'eût dit que j'en viendrais à me réjouir de ce qui a pour cause la mort de mon cher mari !...

Gustave avait assisté sans mot dire à cet entretien. Il alla reconduire le docteur et, arrivé en bas avec lui, il lui dit :

— Monsieur le docteur, voulez-vous me rendre un service? Juste au moment où vous me recommandez de ménager ma mère, j'ai à lui porter un coup qui lui sera bien sensible et j'ai compté sur vous.

— Comment! quoi? interrompit le docteur; à peine sorti de convalescence et déjà quelque nouveau méfait que tu n'oses avouer à ta mère? Et

c'est moi que tu charges de la commission... Grand merci, par exemple.

— Vous avez donc bien mauvaise opinion de moi?

— Moi, je n'en ai pas une excellente.

— Je le mérite. Mais, cette fois, vous vous trompez... Voici tout le mystère : je voudrais m'engager.

— Toi, fit le docteur stupéfait.

— Oui, j'attendais pour le dire à ma mère que ma sœur fût hors de danger; mais vous venez de voir comme elle est éloignée de cette idée. Dans d'autres circonstances, j'aurais chargé Lucie de l'y préparer. Elle est trop faible encore. Alors j'ai pensé à vous qu'elle aime beaucoup et qui avez beaucoup d'influence sur elle.

— C'est donc sérieux?

— Très sérieux. N'est-il pas temps que je le devienne moi-même.

— A la bonne heure! C'est bien ce que tu veux faire là... Embrasse-moi, mon garçon, et sois tranquille; je me charge de faire entendre raison à ta mère.

La tâche n'était pas extrêmement facile. Aux premiers mots, Mme Carbonnel se récria, pleura,

disant que ce serait sa mort, qu'elle ne pourrait vivre en ayant à trembler jour et nuit pour son fils. Un peu affaiblie par la maladie, Lucie elle-même ne montra pas dans cette circonstance sa vaillance accoutumée. Gustave avait été pour elle, dans ces derniers temps, si bon et si affectueux qu'elle s'était rattachée à lui de toute sa tendresse d'autrefois, et il lui paraissait dur de perdre si vite ce frère à peine retrouvé.

Mais ce ne fut chez elle qu'une défaillance passagère; elle comprit vite qu'il y allait peut-être du salut de Gustave à ne pas laisser à son généreux élan le temps de se refroidir, et elle s'unit au docteur pour tâcher de vaincre la résistance de sa mère. Mme Carbonnel, incapable de résister longtemps à une pression quelconque, finit par se laisser arracher son consentement à la seule condition que Gustave retarderait son départ jusqu'à ce que Lucie fût entrée en pleine convalescence. La pauvre femme espérait que d'ici là, il arriverait quelque événement extraordinaire, quelque grande victoire des Français bien entendu, mettant fin à la guerre et modifiant les résolutions de Gustave.

Hélas! bien loin de là, l'horizon s'assombris-

sait tous les jours davantage et elle dut se résigner au départ du jeune volontaire. Inutile de dire si la séparation fut triste; elle l'eût été encore davantage si Gustave, qui allait s'engager à Toulouse, n'eût promis à sa mère de ne pas partir pour l'armée sans venir l'embrasser encore une fois.

CHAPITRE XIII

LE VOLONTAIRE

Gustave fut placé au dépôt d'un régiment de ligne dont l'effectif combattant était allé rejoindre l'armée en formation sur la Loire sous les ordres du général d'Aurelles. Il y devait apprendre les

premiers éléments du métier de soldat, avant d'être appelé à le faire sur les champs de bataille. Ce qu'il devait y apprendre aussi et qu'il avait ignoré jusque-là, c'était la véritable discipline, non celle qu'on subit à son corps défendant, en la discutant sans cesse et en l'éludant de son mieux, mais celle dont on reconnaît soi-même la nécessité et qu'ennoblit l'acceptation volontaire.

Le séjour de Toulouse n'était pas sans quelque danger pour lui en l'exposant à rencontrer quelques-uns de ses anciens compagnons de plaisir. Pendant les premiers temps, ne les cherchant pas, il put leur échapper. Mais, par un jour froid et sombre de novembre, comme il faisait avec un peloton de conscrits l'exercice sur les allées La Fayette, il se trouva nez à nez avec ses deux amis : l'étudiant de septième, alors de huitième année, et le carabin amateur qui l'avaient entraîné à la partie de Blagnac. En le reconnaissant sous sa grosse capote grise, le premier fit de grandes exclamations pendant que l'autre, un énorme lorgnon sur le nez, le dévisageait au plus près.

— Tiens! Gustave!... fit celui-ci à son tour. Gustave déguisé en guerrier. En voilà une métamorphose...

— Métamorphose qui n'est point à son avantage au point de vue plastique, reprit l'autre en tournant autour de Gustave dont la vaste capote flottait autour de son grand corps encore grêle... Dis donc, mon bon, je crois qu'on a négligé de prendre ta mesure... N'importe, je salue ton héroïsme... Tu me parais en ce moment grand comme le monde.

Gustave, fort ennuyé de la rencontre, balbutia quelques paroles assez incohérentes.

— Ah! çà, enfant sublime, reprit l'étudiant, il me semble que tu te montres froid pour tes vieux amis. Comment! tu étais à Toulouse et nous n'en savions rien... N'importe, nous sommes sans rancune et nous t'invitons à dîner pour aujourd'hui... Si la patrie te nourrit aussi magnifiquement qu'elle t'habille, j'ai idée que la cuisine d'Albrighi te changera agréablement de l'ordinaire de la compagnie.

Gustave cherchait un prétexte pour refuser; mais en ce moment on commanda de reformer les rangs.

— A six heures, lui crièrent ses amis; nous t'attendons à la porte du café.

Gustave hésitait à se rendre à l'invitation. Tou-

tefois, s'il n'avait pas accepté, il n'avait pas refusé non plus et il craignait qu'on ne l'attendît. Puis, tout héros qu'il fût en train de devenir, il n'était pas encore tout à fait insensible à la perspective d'un bon dîner. Tout en se demandant s'il irait ou n'irait pas, il se dirigea machinalement vers le lieu du rendez-vous, où ses amis l'attendaient. On s'attabla autour d'un fort joli dîner, ces messieurs se trouvant en fonds ce jour-là. Au commencement tout marcha assez bien. Ils n'osèrent pas trop *blaguer* Gustave — pardon, je parle leur langue — sur sa courageuse détermination. Peut-être se souvenaient-ils d'avoir, à Blagnac, donné l'exemple de ces vantardises patriotiques qui ne sont excusables qu'à la condition de les soutenir de sa personne. Peu à peu, la bonne chère et le vin aidant, le naturel reparut.

— Ah! çà, dit l'étudiant, faut-il que tu aies été jobard, pouvant rester à te goberger dans une famille dont tu faisais les délices, pour aller te fourrer dans un pareil pétrin. Pour ma part, je suis diantrement content que mon grand âge me mette à l'abri de toute réquisition... Ce n'est pas par lâcheté au moins... Tout le monde sait que je ne suis pas poltron... Mais, obéir à des

IL FUT BLESSÉ A L'ÉPAULE. (P. 211.)

tas d'imbéciles qui vous font faire des choses plus idiotes les unes que les autres... Merci... C'est un métier d'esclave auquel on ne me prendra pas.

On eût pu objecter à ce monsieur que le seul moyen pour un peuple de ne pas être esclave est justement de savoir faire ce métier-là.

— Et moi, dit l'élève en médecine, je suis non moins satisfait d'en être quitte, grâce à ma myopie.

— Il me semble que tu n'étais pas si myope que cela autrefois, dit Gustave pour dire quelque chose.

— Parbleu! répondit l'autre qui ne quittait pas son lorgnon, même pour manger. Mais il y a des trucs... Depuis trois mois, je m'exerce à lire avec des verres de plus en plus forts; si bien que du numéro 30 que j'avais autrefois, je suis arrivé au numéro 5... Cas d'exemption.

— Ainsi tu t'es perdu la vue pour ne pas faire de service?

— Il n'y a pas qu'une manière de servir la patrie... Comptes-tu pour rien mes vers patriotiques? des vers à soulever les masses, mon cher...

— Ah! tu as fait des vers patriotiques?

— Et tapés, je ne te dis que ça... Veux-tu que je te les récite?

Et il se mit à déclamer :

Enfants, qu'attendez-vous? Quand la mère patrie
Sous les pas du hulan, épuisée et meurtrie
Tend ses bras suppliants...

— Des balançoires... interrompit l'autre de plus en plus cynique à mesure qu'il buvait davantage. Ce que veulent les masses, c'est qu'on les laisse tranquilles et qu'on ne les envoie pas se faire hacher menu comme chair à pâté. Garçon, une autre bouteille de champagne... Voyez-vous, mes enfants, il n'y a que ça de vrai dans le monde...

Gustave n'était peut-être pas encore tellement affermi dans la bonne voie que des sophismes habilement présentés n'eussent pu avoir sur lui une fâcheuse influence. Cet excès de cynisme le révolta; il quitta ses anciens amis absolument écœuré et fermement résolu à ne les revoir jamais.

Peu de temps après, Gustave fut dirigé sur son corps, sans avoir eu la possibilité de tenir la promesse faite à sa mère, ce qu'il ne regretta pas outre mesure pensant qu'il valait mieux pour tout le monde échapper à des attendrissements inutiles. Il y arriva juste à point pour assister à la bataille de Coulmiers, un des rares faits d'armes qui aient fait luire un rayon d'espoir dans la nuit de cette lugubre époque. Dire qu'il y fit des prodiges de valeur serait sortir du domaine de la vérité pour entrer dans celui de la fantaisie, où tout militaire, pour paraître intéressant, doit se conduire en héros. Aussi bien, avec les procédés de la guerre moderne, les occasions de faire des prodiges sont rares, surtout pour un simple soldat. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est de conserver son sang-froid et d'obéir à ses chefs. Gustave se comporta convenablement, rien de plus, rien de moins, et c'est déjà quelque chose pour qui

voit le feu pour la première fois. Il avait redouté cette épreuve, moins à cause des dangers à courir que dans la crainte d'être trahi par ses nerfs ; et, s'il ne put se défendre complètement d'une émotion dont les plus braves avouent n'être pas toujours exempts au premier sifflement des balles, du moins parvint-il à se maîtriser assez pour n'avoir pas à rougir de lui-même.

Je n'ai point ici à faire l'historique de la lutte aussi malheureuse que glorieuse soutenue par l'armée de la Loire contre un ennemi fort de ses succès antérieurs. Je me bornerai à rappeler en quelques mots cette série de combats et d'opérations si habilement dirigés par l'illustre et à jamais regretté général Chanzy : le 9 novembre, la bataille de Patay; le 5 décembre, la seconde bataille de Coulmiers; puis les combats de Beaugency et de Marchenoir, où il arrêta le mouvement offensif des Allemands ; quelques jours plus tard, le 11 janvier, il tint tête au prince Frédéric-Charles et au duc de Mecklembourg commandant une nombreuse armée de troupes aguerries devant lesquelles il dut à la fin battre en retraite; puis il fut obligé d'abandonner le Mans pour se reformer à Laval et soutint le 15 janvier avec le 16e corps

une lutte désespérée qui donna au gros de son armée le temps de se rétablir dans de fortes positions sur la Mayenne. Ce fut là que l'armistice vint le trouver et lui fit tomber les armes des mains.

Gustave avait pris part à presque tous les engagements sans qu'il lui arrivât rien de fâcheux. Mais, au dernier combat, il fut blessé d'une balle à l'épaule, blessure assez grave sans être dangereuse qui lui valut les galons de sergent et, aussitôt qu'il fut transportable, la permission d'aller achever de se rétablir dans sa famille.

S'il y fut reçu avec des transports de joie, est-il besoin de le dire? Depuis trois mois sa mère et sa sœur ne vivaient que dans l'attente de ses lettres qui heureusement arrivèrent toujours assez régulièrement. Mais quelque bonnes que fussent les nouvelles on n'osait s'en réjouir, en pensant qu'au moment présent, cette joie n'avait peut-être plus de raison d'être. Mais, dans l'inquiétude comme dans la joie, le temps passe et ces jours d'angoisse arrivèrent à leur fin. Gustave n'avait pas parlé de sa blessure et, en le voyant revenir le bras en écharpe, le bonheur de le voir vivant l'emporta sur tout le reste ne laissant place qu'à un attendrissement rétrospectif.

Puis, comme il était changé physiquement et moralement! pâli et maigri sans doute, mais avec quelque chose d'assuré dans l'attitude et de mâle dans la physionomie qui en faisait bien véritablement un homme maintenant, et qui s'affirmait bien plus encore par les progrès de sa raison et l'heureuse transformation de son caractère. Si l'armée est, même en temps de paix, une école de discipline, de solidarité et d'abnégation, à plus forte raison l'est-elle en temps de guerre, alors que le salut de tous repose sur l'oubli où chacun doit être

de soi-même et où le sacrifice toujours fait de la vie rend facile l'acceptation de moindres devoirs. Tombant sur un terrain bien préparé, ces grands enseignements avaient produit sur Gustave l'effet

le plus salutaire et le plus complet. Et, chose bien remarquable, il portait cette virilité de bon aloi avec autant de modestie et de simplicité qu'il montrait de morgue bête et de susceptibilité hors de saison dans sa nullité d'autrefois. La conscience de se sentir enfin dans son rôle et dans son devoir le mettait au-dessus de ces sottes rodomontades par où se trompe elle-même l'impuissance prétentieuse, et le disposait en même temps à mieux

apprécier la valeur d'autrui. Aussi bien n'avait-il plus à réclamer une considération qu'on ne lui ménageait plus depuis qu'il la méritait.

Aussi quelle sérénité, quelle douce joie régnaient maintenant dans cette maison, si longtemps le séjour de la tristesse et d'inquiétudes de toutes sortes! On prétend qu'un bonheur ne vient jamais seul; l'événement le prouva encore cette fois. A la vérité, celui-ci était à prévoir, et Mlle Louise Cazaubon l'avait bien prévu quand elle rassurait sa mère sur les suites de la concurrence dont elles avaient momentanément souffert.

CHAPITRE XIV

CONCLUSION

Les feux de paille s'éteignent aussi vite qu'ils se sont allumés. Il en est de même de certains engouements, ou plutôt le propre de l'engouement est de ressembler d'autant plus à un feu de paille

qu'il est moins justifié. Celui des habitants de Saint-Sernin pour la personne et les méthodes de Mme Vannier ne pouvait échapper à cette loi. On ne fut pas très longtemps à s'apercevoir que les enfants, loin de faire chez elle de véritables progrès, y désapprenaient plutôt ce qu'elles avaient appris ailleurs, et que le peu qu'elles y gagnassent en retour était vraie science de perroquets plus ou moins bien dressés. On ne tarda pas non plus à constater que le relâchement de la discipline avait produit ses fruits inévitables et que l'éducation par l'honneur avait tout simplement fait des élèves de la pension Vannier autant de petites révoltées dont il n'y avait plus moyen de venir à bout. Pour si faibles que fussent les parents, cela commençait pourtant à passer les bornes de leur patience.

Puis on remarquait aussi l'habileté avec laquelle cette dame faisait monter les notes au moyen d'une foule de menus frais non prévus dans le prix convenu avec les familles. C'était un jour une leçon prétendue supplémentaire, un autre jour une fourniture obligatoire de livres à des prix de fantaisie, tantôt des quêtes de charité dont le produit passait on ne savait où, tantôt des cadeaux à lui offrir pour toute espèce d'anniversaires. Bref, il fallait

toujours avoir la main à la poche, et chacun commençait à murmurer tout bas sans oser cependant encore se plaindre ouvertement.

Ce fut la femme du maire, une personne très importante et jadis l'une des plus ardentes prosélytes de Mme Vannier, qui attacha le grelot à une réunion où l'on faisait de la charpie pour les blessés. Après avoir énuméré tous les griefs qu'on vient de lire, elle ajouta en manière de conclusion :

— Décidément, je crois qu'on s'est un peu trop pressé d'abandonner les dames Cazaubon. Sans doute elles étaient un peu vieilles et routinières. Mais elles savaient se faire obéir et respecter et, sous le rapport de la délicatesse, elles ne laissent rien à désirer.

— D'ailleurs, dit une dame encouragée par cet exemple, il leur eût suffi de rajeunir un peu leur personnel.

— Mais, dit une troisième dame, c'est justement ce qu'elles ont fait en s'associant Mlle Carbonnel.

— D'autant plus, fit une autre, que j'ai entendu dire à un de mes parents, membre de la commission devant laquelle elle a passé ses examens, qu'elle s'en est très bien tirée et que c'est une personne fort intelligente.

— Et si intéressante!... C'est elle qui soutient toute sa famille. Et au prix de quelles privations!...

— On n'en saurait dire autant de Mme Vannier. En voilà une qui ne se refuse rien...

— Ne m'en parlez pas, reprit la femme du maire. Nous avons le même boucher et les meilleurs morceaux sont pour elle... même que l'autre jour j'avais du monde à dîner et j'avais retenu un filet de bœuf... Croiriez-vous qu'elle a eu le front de me le souffler en offrant cinq sous de plus par livre?

— Les marchands sont donc tous les mêmes, se laissant prendre à l'appât des prix élevés sans s'inquiéter du payement... Je me suis laissé dire que cette dame n'acquitte pas ses notes avec une grande régularité...

— C'est-à-dire qu'elle est criblée de dettes...

— Ce n'est pourtant pas faute de nous écorcher...

— Eh bien, mesdames, si vous m'en croyez, reprit la mairesse qui décidément avait son filet manqué sur le cœur — et, pour dire le vrai, le procédé peu délicat de la maîtresse de pension envers cette haute et puissante dame n'avait pas peu contribué à la volte-face de cette dernière, — si vous m'en

croyez, aux vacances de Pâques, nous lui reprendrons nos enfants et nous les rendrons aux dames Cazaubon qui seront d'ailleurs trop heureuses de les recevoir. Pour ma part c'est ce que je suis décidée à faire pour mes filles.

Elle le fit en effet comme elle l'avait dit. Quelques autres dames, habituées à l'accepter comme chef de file, se hâtèrent d'imiter son exemple. Cela fit du bruit, beaucoup de bruit. La situation jusque-là indiscutée de Mme Vannier en reçut une forte atteinte. Elle n'avait pas suffisamment pris racine dans le pays pour supporter une telle défaite. Aux grandes vacances, la débâcle s'accentua, c'est à peine s'il lui rentra la moitié de ses élèves. L'année s'écoula assez péniblement. A la rentrée suivante, le nombre en diminua encore. Elle essaya de lutter encore pendant quelque temps; puis un beau jour elle disparut, au grand émoi de ses fournisseurs chez qui elle avait de larges crédits, pour aller porter ailleurs les bienfaits du carré polonais et de l'éducation par l'honneur. Les fournisseurs espéraient au moins s'indemniser par la vente de son mobilier personnel qui était fort élégant; mais on apprit avec stupeur que ces meubles lui avaient été loués par un tapissier de Toulouse dont les

titres de propriété étaient en règle et qui se hâta de les récupérer. Il ne restait plus à vendre que le mobilier des classes, chaises de paille, tables et bancs de bois blanc, d'une valeur absolument dérisoire. Ce fut un effondrement complet.

Non seulement presque toutes les anciennes transfuges de la pension Cazaubon revinrent à ces dames; mais comme, si boiteuse que soit la justice, son heure finit presque toujours par sonner, le mérite et le courage de Lucie lui avaient attiré beaucoup de sympathies, et ces sympathies se traduisirent par l'entrée de pas mal de nouvelles élèves. Enfin, les mauvais jours étaient finis. Avec les joies du cœur, l'aisance rentrait dans la maison de Mme Carbonnel dont la santé se raffermit peu à peu sous l'influence de ce bien-être physique et moral. Le bonheur de la mère et de la fille aurait été complet si M. Carbonnel se fût trouvé là pour le voir et le partager; mais quel bonheur est complet en ce monde?

A l'expiration de son congé, Gustave alla rejoindre son régiment à Alençon, la ville précisément qu'habitait sa tante Mme Blondel. Il fut reçu à bras ouverts par elle et par son cousin René. Celui-ci, que nous avons perdu de vue depuis long-

temps, était devenu un homme aussi et l'homme avait tenu toute les promesses de l'enfant. Au moment où la guerre commença, il venait de sortir dans un très beau rang de l'École centrale. Tant

qu'elle parut devoir être localisée sur la frontière, voire portée sur le sol ennemi, il ne songea pas à y prendre part, ni ses études ni ses goûts ne le poussant de ce côté. Mais, quand le sol français fut envahi, quoique pouvant, comme fils de veuve, se soustraire au service militaire, il n'hésita pas à s'engager dans un bataillon de mobiles. Envoyé à Paris, il y passa le temps du siège au fort de Bicêtre

où ses études spéciales le firent attacher comme officier auxiliaire au service du génie. L'armistice le rendit à la vie civile et aux travaux de son métier. Un frère de son père, qui dirigeait près d'Alençon une grande fabrique de produits chimiques le prit avec lui; c'est là que Gustave le trouva à son arrivée en Normandie.

L'année suivante, René profita d'un congé qu'il avait pour venir voir sa tante et sa cousine. Il y avait alors près de dix ans qu'il n'était pas venu à Saint-Sernin. Lucie était déjà alors une jeune fille, mais lui n'était encore qu'un écolier et son amitié pour elle avait naturellement gardé le caractère d'une affection tout enfantine. Devenu homme ses sentiments pour cette belle et aimable personne ne tardèrent pas à changer de nature. A la voir de près, à apprécier sa sagesse sans prétention, son savoir sans pédanterie, son langage modeste, le charme de son caractère, il en vint vite à ne plus comprendre le bonheur sans elle. La raison ne pouvait ici que ratifier le choix du cœur. Mme Blondel, consultée, répondit par un acquiescement empressé. Elle savait que son fils eût pu faire un mariage plus riche, aucun qui fût de nature à mieux assurer le bonheur de sa vie.

Fort de l'assentiment maternel, René se hâta d'ouvrir son cœur à Lucie. Aux premiers mots, celle-ci se récria. Elle avait deux ans de plus que son cousin et se trouvait trop vieille pour lui. De plus, elle ne voulait pas entendre parler de quitter sa mère. René plaida sa cause avec chaleur, prétendant que la question d'âge ne regardait que lui et affirmant qu'une femme qui possédait toutes les qualités de Lucie n'avait jamais d'âge pour ceux qui l'aimaient. Quant à l'objection concernant Mme Carbonnel, rien n'était plus simple : elle viendrait habiter avec ses enfants. Bref, il fit tant et si bien, il mit dans ses supplications une chaleur si communicative que Lucie se laissa ébranler. Seulement, elle exigea de René six mois de réflexion, s'engageant, si au bout de ce délai il persistait dans ses intentions, à prendre sa demande en sérieuse considération.

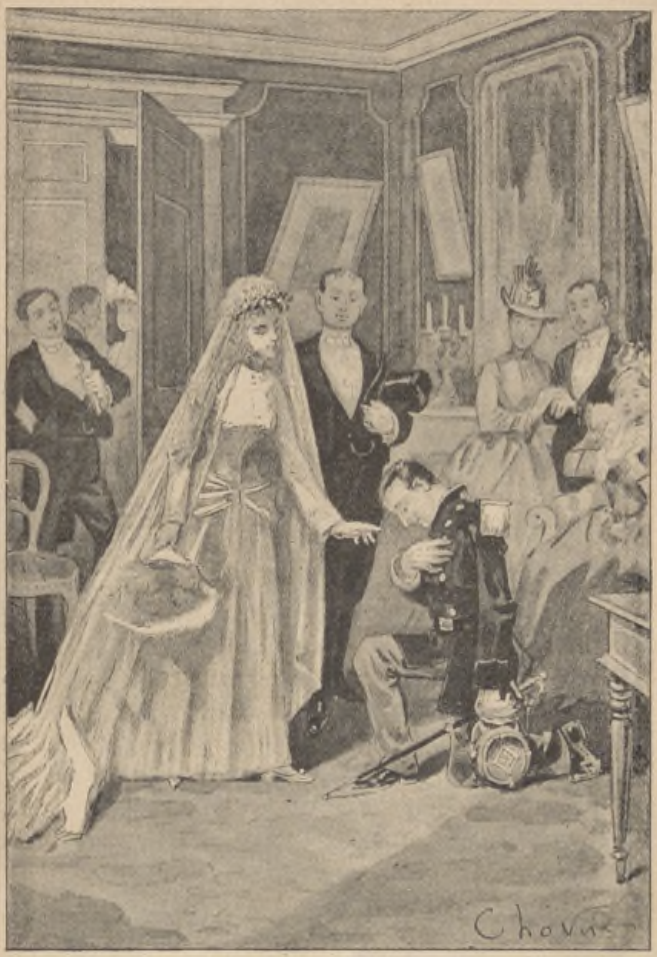
René quitta Saint-Sernin sans pouvoir rien obtenir de plus. Au bout de six mois, il vint réclamer l'exécution de la promesse qui lui avait été faite. Pendant ce temps Lucie avait beaucoup réfléchi de son côté et ses réflexions n'avaient point été défavorables à René. Sa mère désirait ce mariage; pour elle, elle ne laissait pas d'être touchée de

l'affection que son cousin lui témoignait ; elle avait une confiance absolue dans son caractère, enfin, sa plus grande objection, celle de l'âge, finit par perdre de l'importance à ses yeux, à voir combien il y en attachait peu lui-même. Elle se laissa donc attendrir et ce fut de très grand cœur qu'elle mit sa main dans celle de René, à la grande joie de toute sa famille. Un seul regret apportait une ombre légère à sa satisfaction : celui de quitter ses vieilles amies les dames Cazaubon et d'abandonner l'œuvre à laquelle elle s'était consacrée et attachée.

Le mariage eut lieu deux mois après. Naturellement Gustave obtint un congé pour venir y assister. Il arriva la veille de la cérémonie à Saint-Sernin, où toute la famille se trouvait déjà rassemblée. On alla en corps au-devant de lui à la gare et, en le voyant descendre de wagon, habillé d'un joli complet gris, tout le monde lui demanda pourquoi il n'était pas venu en habit militaire.

— Soyez tranquilles, répondit-il, j'ai trouvé plus commode de voyager en bourgeois; mais j'ai apporté mon uniforme pour le grand jour.

— Quelle élégance, dit René... ce jeune sous-officier tourne tout à fait au gentleman.



IL S'INCLINA DEVANT ELLE. (P. 227.)

Le lendemain tout le monde était réuni dans le salon; on n'attendait que Gustave pour partir pour la mairie.

— Décidément, dit René, Gustave devient d'une coquetterie inquiétante. Plus long à sa toilette que la mariée...

En ce moment, la porte s'ouvrit et Gustave parut. Mais, au lieu des galons de sergent-major sur ses manches, il portait sur l'épaule gauche une belle épaulette d'or toute neuve. Nommé sous-lieutenant depuis deux jours, il n'en avait rien voulu dire à sa famille pour lui faire la surprise plus complète.

Tout le monde se précipita vers lui pendant que Mme Carbonnel, à moitié pâmée de saisissement, trouvait à peine la force de se lever de son fauteuil pour le serrer dans ses bras.

Gustave se dégagea de l'étreinte maternelle pour aller vers Lucie qui lui tendait aussi les siens; mais, au lieu de s'y jeter, il s'inclina devant elle.

— Lucie, dit-il avec une émotion profonde qui fut bientôt partagée par tous les assistants, c'est à tes conseils et, ce qui est mieux encore, à tes exemples que je dois d'être ce que je suis... Je suis

heureux de pouvoir le proclamer ici, devant nos parents et nos amis, en ce moment solennel... Que le ciel acquitte ma dette de reconnaissance en vous donnant à tous deux le bonheur que vous méritez si bien...

Éperdue d'attendrissement, Lucie se jeta au cou de son frère.

— Tais-toi, dit-elle... tais-toi... Si j'ai pu en effet t'être utile en quelque chose, j'en suis trop payée en ce moment...

Les vœux de Gustave ont été exaucés et le bonheur des jeunes époux a rayonné sur tous les membres de la famille. Unis par les liens d'une tendre affection, ils sont aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde. C'est dire qu'ils n'ont pas échappé ni n'échapperont à certaines tribulations, ni même à certains chagrins inévitables. Mais ils ont en eux ce qui aide à les supporter. Le bonheur, en effet, dépend de nous plus que nous ne le pensons. L'accomplissement du devoir, la paix qui en

découle, en sont les premiers et les plus solides éléments. Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert cette vérité : elle est vieille comme le monde ; mais il n'est jamais inutile de la rappeler.

TABLE

			Pages.
Chapitre	I.	Le Baptême	1
—	II.	Gustave au collège	21
—	III.	Une Vengeance	41
—	IV.	Projets d'avenir	57
—	V.	Le Premier cigare	67
—	VI.	La Faute de Lucie	91
—	VII.	Un Cousin	107
—	VIII.	Catastrophe	125
—	IX.	La Pension Vannier	143
—	X.	Émancipé	159
—	XI.	Retour de l'enfant prodigue	173
—	XII.	Grande résolution	185
—	XIII.	Le Volontaire	201
—	XIV.	Conclusion	215

Maison Custine imprimeur
St Benoit 7 à Paris

PARIS